

UN MONUMENT DELPHIEN

L'ÉTOILIE SUR LES TROPHÉES GAULOIS

DE KALLION

[Planche V].

I.

Pour commémorer leurs victoires sur les Galates, Attalos I (v. 225) et Euménès II (v. 165) ont orné Pergame de monuments qu'aucun texte ne nous décrit mais qui ont joui d'une telle célébrité dans l'antiquité que près d'une trentaine de répliques ou de réductions nous en sont parvenues. Du moins, est-ce aux ex-voto que les rois de Pergame ont fait élever qu'on a rapporté la plupart des statues de Gaulois combattant, mourants ou morts qui nous sont parvenues. Peut-être n'a-t-on pas tenu assez compte de ce qu'un foyer d'art aussi épris du réalisme et de la couleur locale que celui d'Alexandrie n'a pu manquer de s'essayer à rendre le type si original qu'offraient les Gaulois. En cherchant, dans un récent mémoire,¹ à grouper ces représentations de Gaulois d'origine alexandrine et à montrer que, antérieures à celles de Pergame, elles se rattachaient plus directement à l'école des Scopas et des Lysippe, j'ai rappelé que la Grèce continentale, envahie par les bandes gauloises en 279/8, avait, bien avant Pergame ou Alexandrie, élevé des monuments pour commémorer leur défaite. Plus d'un demi-siècle avant Pergame, Delphes avait vu son sanctuaire s'orner des ex-voto qui éternisaient le désastre infligé par Apollon aux barbares. Si l'on n'a guère tenu compte de l'influence qu'ont pu exercer ces monuments delphiens, c'est que presque rien malheureusement ne nous en est parvenu et le peu que nous apprennent les textes ne nous laisse guère entrevoir quelle a pu être leur apparence.

Dans ce travail, consacré au seul d'entre ces monuments qui nous soit parvenu en partie, commençons par passer en revue les quelques notices qui nous restent sur les statues qui, dans le *téménos* delphien, commémoraient le désastre des barbares.

Les armes abandonnées par les Gaulois dans leur fuite furent réunies en trophée et consacrées dans le sanctuaire comme on le faisait savoir à

¹ A. J. Reinach, *Les Gaulois dans l'art alexandrin* dans les *Monuments Piot*, 1911.

Kos dans les premiers mois de l'an 278 : τὸ δὲ ἱερόν διαπεφριλάχθαι τε καὶ ἐπικεκοσμησθαι τοῖς ὑπὸ τῶν ἐπιστρατευσάντων ὄπλοις.¹

De tous les peuples qui avaient participé à la conquête de ces dépouilles, les Étoliens s'étaient le plus distingués dans la poursuite des barbares. Aussi reçurent-ils le droit d'attacher les boucliers conquis à l'entablement du temple, sur les faces Ouest et Sud, faisant pendant à ceux des Perses que les Athéniens avaient jadis eu l'honneur de suspendre aux faces Nord et Est.² On a retrouvé, vers l'angle S.-O. une métope « avec la trace d'un grand bouclier allongé, haut de plus d'un mètre qui rappelle le bouclier gaulois ».³

Ce ne fut pas le seul monument que les Étoliens élevèrent en souvenir de leurs succès. Les Phocidiens, pour l'énergie montrée dans la défense de Delphes, avaient vu lever l'anathème qui pesait sur eux depuis la Guerre sacrée; ils avaient consacré dans le sanctuaire la statue de leur concitoyen Aleximachos, le plus beau et le plus vaillant des Grecs, tombé dans la mêlée.⁴ Mais il ne retrouvèrent plus à Delphes leur ancienne prépondérance. Grâce à la puissance qu'avait mise en lumière leur lutte avec les Gaulois, l'hégémonie avait passé aux Étoliens. C'est leur Confédération qui, au lendemain même de la victoire, décréta d'instituer les *Sôteria* en souvenir de la délivrance miraculeuse et qui envoya dans tout le monde hellénique des députations pour en obtenir la reconnaissance. Protecteurs de Delphes,

¹ Herzog, *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1904, p. 165, l. 8-10.

² Pausanias, X, 19, 3.

³ Homolle, *BCH.*, 1904, p. 176. Cette métope se trouve aujourd'hui entre la source des Muses et le vieux trésor des Sicyoniens (plan Keramopoullou). Sur la ressemblance du θυρεὸς gaulois et du γέρον perses signalée par Pausanias, voir Perdrizet, *Revue Arch.*, 1904, I, p. 243 et A. J. Reinach, *Revue de l'Hist. des Religions*, 1909, I, p. 10. Le bouclier mesure exactement 1.20 sur 0.80.

⁴ Pausan., X, 23, 3. A la suite de M. Foucart, *Mémoire sur les ruines et l'histoire de Delphes* (*Archives des Missions Scientifiques*, 1865, p. 206) on a répété que les Athéniens avaient élevé eux aussi un trophée en commémoration de la victoire. Pausanias, X, 21, 3, dit seulement que Kydias, jeune Athénien qui voyait alors sa première bataille, étant tombé aux Thermopyles après des prodiges de valeur, son bouclier fut consacré à Athènes dans le Portique de Zeus Eleuthérios avec des vers rappelant son héroïsme. Ce Kydias est probablement le fils du Κύβερνις Κυδίου Ἀλκιμούσιος qui propose en 277 le décret d'adhésion aux *Sôteria* (Dittenberger, *Sylloge* 205). Koehler a montré de son côté, *IG.* II, 371b, que, dans un décret en l'honneur d'Héracléitos d'Athmonée, qui devait être le chef de la garnison laissée à Athènes par Antigonos Gonatas après la guerre de Chrémonide, la mention des peintures qu'on le remercie d'avoir consacrées dans le temple d'Athéna Nikè ne doit pas être restituée comme le faisait Lolling : ἀνατίθεισιν τῇ Ἀθηνᾷ τῇ Νίκῃ γραφῆς ἐχούσας ὑπομνήματα τῶν μετὰ Αἰτωλῶν πεπραγμένων πρὸς τοὺς βαρβάρους ὑπὲρ τῆς τῶν Ἑλλήνων σωτηρίας. Il faut restituer τῷ βασιλεῖ dans la lacune et il s'agit, non de la bataille des Thermopyles, mais de la victoire remportée en 277 à Lysimacheia sur les Gaulois revenus de Delphes par Antigonos Gonatas.

la fortune des Étoliens ne cessa de s'accroître et ils purent remplir le sanctuaire de leurs ex-voto.

Des quatre ex-voto étoliens que Pausanias mentionne sur la terrasse du temple, sans compter les boucliers suspendus sur ses métopes, trois se rapportaient à leurs succès sur les Gaulois. Partant du Grand-Autel, le Périégète cite, après l'Apollon Sitalkas haut de 35 coudées : « Des stratèges Étoliens et des images d'Artémis, d'Athéna et deux d'Apollon : voilà ce qu'offrirent les Étoliens après leurs hauts faits contre les Galates » (X, 15, 2). Ces stratèges étaient sans doute les trois que Pausanias (X, 20, 4) cite comme ayant commandé les Étoliens aux Thermopyles, Polyarchos, Polyphron et Lakratès. Immédiatement après l'omphalos qui semble avoir été placé devant l'extrémité Est de la face Sud du temple vient un ex-voto des Lacédémoniens, puis « Eurydamos, stratège des Étoliens ; ayant été le chef de leur armée contre les Galates, les Étoliens ont consacré son image » (X, 16, 4). Avec le troisième ex-voto, on arrive près de l'extrémité Ouest de la face Sud du temple. Après avoir mentionné l'Apollon élevé par les Marseillais avec la dîme du butin fait sur les Carthaginois, Pausanias ajoute :¹ « il a aussi été fait par les Étoliens un trophée avec la statue d'une femme armée, évidemment l'Étolie. Les Étoliens les consacrèrent après avoir tiré vengeance des Galates pour les atrocités commises à Kallion ». Πεποίηται δὲ ὑπὸ Αἰτωλῶν τρόπαιόν τε καὶ γυναικὸς ἄγαλμα ὀπλισμένης, ἣ Αἰτωλία δῆθεν. Ταῦτα ἀνέθεσαν ἐπιθέντες οἱ Αἰτωλοὶ Γαλάταις δίκην ὀμότητος (τῆς) ἐς Καλλιέας.²

Résumant il y a vingt ans les textes que l'on vient de citer, Salomon Reinach en concluait : « On peut conjecturer que les artistes de Pergame s'inspirèrent du cycle *delphique*, mais c'est là une simple hypothèse qu'il nous est actuellement impossible de vérifier. Il paraît cependant certain que nous possédons dans nos musées quelques copies des statues qui furent dédiées à Delphes en mémoire de la défaite des Gaulois, l'Apollon du Belvédère, l'Artémis de Versailles, dite *Diane à la Biche* et une Athéna du Musée Capitolin sont vraisemblablement de ce nombre. M. Overbeck a très ingénieusement supposé que ces trois statues étaient des répliques

¹ M. H. Pomtow, *Klio*, VII, 1907, p. 440, a mis en lumière l'existence d'un autre ex-voto Étolien qui confinerait à l'Est au trésor dit des Megariens. C'est l'ex-voto du stratège Charixénos dont la corniche architravée a été trouvée « tout auprès et au dessus de la base » du monument de Paule - Émile (Homolle, *BCH.*, 1893, p. 614) et qui forme aujourd'hui un des ornements de la salle qui contient ce monument au Musée de Delphes. Mais cet ex-voto est du début du III^e s., antérieur sans doute à l'invasion Galate ; la base sur laquelle M. Pomtow propose de replacer cette corniche porte 13 décrets en l'honneur d'Étoliens ; les 9 premiers, datés entre 355 et 240, y ont été inscrits ensemble lorsqu'on a gravé les 4 derniers, v. 150 (cf. E. Bourguet *BCH.*, 1911, et *Fouilles de Delphes, Inscriptions* n. 142-54) ; de plus, les dimensions respectives de la corniche et de la base ne permettent guère d'en faire un seul et même monument.

² Pausanias, X, 18, 7.

partielles de l'ex-voto des Étoliens décrit par Pausanias. On ne peut guère admettre que les vaincus n'aient pas été représentés à Delphes à côté des vainqueurs; mais, par un hasard assez singulier, tandis que nous connaissons seulement les vaincus de l'ex-voto d'Attale, les textes relatifs à Delphes et les monuments ne nous laissent entrevoir que les vainqueurs. Il n'en sera peut-être plus de même après les fouilles du sanctuaire d'Apollon; c'est le secret d'un avenir que nous voulons espérer prochain.¹

S. Reinach citait ensuite le seul monument de Delphes qui put figurer des Gaulois: ces bas-reliefs représentant un combat de cavaliers helléniques contre les guerriers que leurs boucliers «longs comme un corps

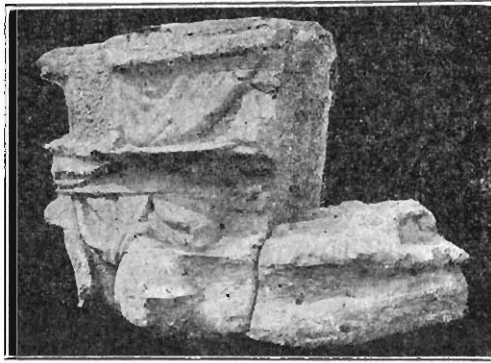


Fig. 1. Face droite et partie antérieure.

d'homme» avaient amené Ulrichs et Curtius à considérer comme des Gaulois. Les fouilles dirigées par M. Homolle ont fait reconnaître depuis que ces bas-reliefs appartenaient à la frise du monument élevé par Paul-Émile en commémoration de sa victoire sur Persée et je crois avoir établi ailleurs que les guerriers pris pour des Gaulois étaient en vérité des alliés Samnites combattant dans l'armée romaine.² Mais, si les fouilles obligent à rayer ces sculptures de la liste de celles qui se rapportent aux *Gaulois dans l'art antique*, elles nous ont rendu, je crois, la base du monument élevé par les Étoliens en souvenir de leur victoire sur les Gaulois à Kallion.

La base était formée de deux blocs en calcaire de St-Élie hauts de 0.98; le plus grand mesure au *maximum* 1.09 en longueur et 0.74 en largeur;³

¹ S. Reinach, *Revue archéolog.* 1889, I, p. 318.

² A. J. Reinach, *BCH.*, 1910, p. 433-68.

³ Pour le détail des mesures se reporter au *dessin* ci-joint (Fig. 4) que M. Martinaud, architecte, a bien voulu prendre pour moi en 1910.

les plus petit 0.51 en longueur et 0.40 en largeur. La forme est ainsi celle d'une ellipse dont les diamètres seraient 1.60 et 0.75. Le bloc plus grand a été placé depuis la construction du Musée au pied de son escalier Nord;

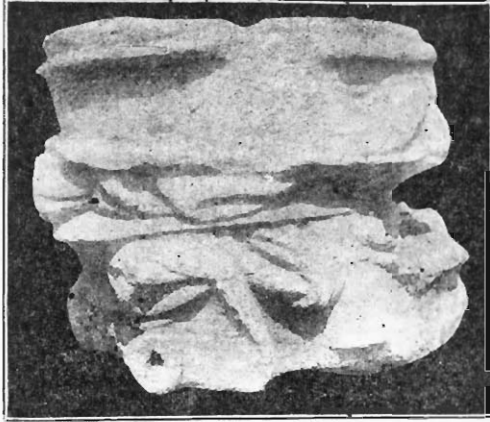


Fig. 2. Face droite et partie postérieure.

il est complet. Le bloc plus petit n'est qu'un fragment du bloc primitif, réduit environ à la moitié de la hauteur et de la largeur originales. Il a été retrouvé en 1909 parmi les pierres rangées sur la terrasse du Decauville, sous le poste de gendarmerie et, sur ma demande, M. Replat



Fig. 3. Face gauche.

a bien voulu le faire replacer devant le grand bloc. Pour le grand bloc, M. Bourguet comme M. Contoléon, consultés séparément, se rappellent qu'il a été trouvé au début des fouilles sur la terrasse du temple d'Apollon,

près de l'angle Sud-Ouest. C'est la région même où, d'après la description de Pausanias, devait s'élever l'Étolie assise sur les dépouilles des Gaulois. Ces dépouilles se reconnaissent à première vue sur la base qui est censée représenter le monceau qu'ils forment.

L'aspect elliptique qu'elle affecte lui est imposée par les cinq boucliers de cette forme qui y sont sculptés. Je crois en distinguer deux placés l'un sur l'autre à la face supérieure; deux autres viennent plus bas, légèrement séparés l'un de l'autre; le cinquième passe au niveau du haut de la bombe du casque. Ils sont sculptés comme si leur face extérieure, légèrement convexe, était tournée vers le dessus. On n'en voit que les larges rebords inclinés qui se détachent de la masse du bloc avec de 5 à 10 cm. de saillie. Entre les boucliers sont figurés les plis d'une lourde draperie qui forment comme le fond sur lequel se détachent les rebords des boucliers et les autres armes. Sur la face gauche, celle qui regarde le Musée, (fig. 3), entre les deux boucliers superposés du dessus et le troisième, on ne voit que les plis de l'étoffe; mais, entre le troisième et le quatrième, deux *carnyx* sont placés de façon à ce que leurs bouches soient l'une en face de l'autre. Sous leurs bouches treize rainures parallèles assez profondes marquent les franges de l'étoffe, indiquant qu'il y faut voir sans doute plutôt une peau de bête qu'une étoffe tissée. Entre le quatrième et le cinquième boucliers se voit l'extrémité supérieure d'une jambière. C'est la partie qui recouvrait le genou; celle qui contourrait le mollet se continuait sur le bloc disparu. Sous le cinquième bouclier une autre jambière se voit entière ainsi que l'extrémité des plis de la draperie.

Sur la face opposée (fig. 1), entre les deux boucliers supérieurs et le troisième, les plis de la draperie occupent tout le fond se continuant entre le troisième et le quatrième, aussi rapprochés sur cette face qu'il sont écartés sur l'autre. Ces plis s'achèvent entre le quatrième et le cinquième boucliers, refoulés par le sommet d'un casque qui se détache avec plus de 0,15 de saillie du bas du monceau d'armes. Haut de 0,22 (sans les jugulaires), large de 0,25, il forme un cône légèrement arrondi; ce heaume paraît avoir imité un original en cuir renforcé par deux pièces en métal: une au sommet avec bouton plein terminal, l'autre au bas, se divisant en deux moitiés, l'une par devant, l'autre par derrière, chacune ayant une forme voisine de la *pelté* amazonienne. Ces pièces ajoutées jouaient sans doute le rôle, l'une de couvre-nuque, l'autre de visière et servaient aussi, à leur jonction, d'attache à la jugulaire dont il ne reste que l'amorce (0,06 environ). Sur la partie du cinquième bouclier qui s'allonge à travers le petit bloc rapporté, on retrouve treize de ces hachures qui indiquent les franges de la draperie. On verra pourquoi il a semblé inutile de les détacher aussi nettement que celles de l'autre face. Sous le cinquième bouclier, après une dépression, la base s'achève en formant un fort bourrelet. Il s'étend depuis le casque jusqu'à

l'extrémité du bloc rapporté; dans sa partie centrale, il est traversé de haut en bas par deux bandes parallèles en léger relief; du milieu de chacune, une bande semblable se dirige tout droit vers l'extrémité opposée (celle qui va du côté du casque a presque retièrement disparu). Après avoir longtemps hésité sur la nature de cet objet, je pense qu'il y faut reconnaître cette sorte de ballot ceint de courroies où les barbares enfermaient sans doute le plus portatif de leurs effets ou le plus précieux de leur butin, l'équivalent du «paquetage» de nos soldats.¹

A la partie postérieure (fig. 2) — nous justifierons plus bas cette dénomination ainsi que celles de face droite et de face gauche—les plis du manteau sont cachés entre les deux boucliers supérieurs et le troisième, par une large plaque; haute de 0,13, en moyenne, elle est réduite de 0,03 aux deux extrémités par une sorte d'encoche pratiquée aux deux angles inférieurs; un peu au dessus du début de l'encoche un petit cercle est détaché en relief, figurant sans doute une tête de clou ou de rivet. Ce ne peut guère être qu'une de ces larges ceintures de guerre, rappelant la *mitra* homérique, que les Gaulois paraissent avoir nommé *Kartaméra*. Comme la *mitra*, elle devait être faite d'une plaque de bronze mince fixée sur un dessous en cuir, assez haute et assez longue pour pouvoir couvrir le bas-ventre et l'estomac.

Entre le troisième et le quatrième bouclier, puis entre le quatrième et le cinquième, la draperie se gonfle en gros plis avant de se terminer par les hachures d'une nouvelle frange. Celle-ci décrit une sorte d'arc de cercle, laissant une espace déprimé entre elle et un gros objet allongé et arrondi qui se termine par une section droite au milieu de laquelle s'ouvre un trou triangulaire (0,04 de côté et autant de profondeur). Sur un trophée moderne on dirait une bouche de canon. Ici il ne peut s'agir que du moyeu d'une roue; la roue elle même aurait été formée d'une pièce rapportée encastrée dans ce moyeu; on a vu que la draperie semble avoir été écartée à dessein de ce moyeu pour laisser à la roue la place nécessaire.

Il n'y a pas lieu à s'attarder longuement pour établir le caractère gaulois des armes que nous venons de décrire. Il est bien connu que l'arme

¹ On peut voir des ballots ficelés de même que les Daces emportent dans leur fuite sur la Colonne Trajane (S. Reinach, *Répertoire des Reliefs*, I, p. 369) et sur l'anse de bronze du Louvre que j'ai publiée *Monuments Piot*, 1911; d'autres ballots semblables figurent sur des reliefs, qui sont probablement des restes des Arcs de triomphe à Arles et au Puy (Espérandieu, *Recueil des Reliefs de la Gaule*, I, n. 164; II, n. 1670). Il est vrai que, sur ces monuments, les ballots sont beaucoup plus hauts que sur notre base où ses dimensions et sa forme rappellent le «manteau roulé» qui, dans les armées modernes, se porte en bandoulière ou derrière la selle. Mais il ne saurait évidemment être question ici d'un pareil manteau et les nécessités qu'imposaient au sculpteur la nature même du monument suffisent, je crois, à expliquer pourquoi le ballot a dû être réduit en hauteur.

caractéristique des θυρεφόροι Gaulois¹ était précisément ce vaste bouclier ovale presque de hauteur d'homme. Remarquons seulement que ses dimensions sur la base sont à peu près les mêmes que celles des originaux tels que nous les connaissons par l'empreinte laissée par l'un d'eux sur la métope du temple d'Apollon et que les larges bords inclinés vers l'intérieur permettent de mieux comprendre des traits qui nous ont été rapportés sur l'invasion des Gaulois en Grèce: leur passage du Spercheios où ils se servent de leurs boucliers comme de radeaux² et les pentes neigeuses où ils se laissent glisser sur eux comme sur des traîneaux.

Ce vaste bouclier semble leur avoir fait considérer la cuirasse comme inutile; ils ne portaient que le large ceinturon et, faisant prédire par Apollon l'assaut de Delphes, Callimaque s'écrie « déjà toucheront presque mes trépieds, les cimenterres et les ceinturons impies et, répandant la terreur, ces boucliers qui vaudront à la race incensée des Galates un si triste retour... De ces boucliers une partie sera ma récompense! ».³

Notre base atteste que les Gaulois portaient déjà des jambières.⁴ On les retrouve sur les trophées gaulois de Pergame avec un casque analogue au nôtre qui est aussi bien connu par le Gaulois de Délos.⁵ Les mêmes trophées et ceux de Milet montrent le *carynx* se terminant en muffle d'animal⁶ qui a pris la forme classique du cor sur la base du Gaulois du

¹ C'est sous ce nom que les désignent Polyen, IV, 6, 17 et Diodore, XXII, 13 (870).

² Pausanias, X, 20, 8. Deux fois Pausanias les montre défendus seulement par leur bouclier national, aux Thermopyles, X, 21, 2 et à Kallion, X, 22, 4. Les compagnons de Brennos ne portaient donc pas de cuirasse (cf. Jullian, *Histoire de la Gaule*, II, p. 351). Le même large rebord se voit sur les boucliers des trophées de Pergame (S. Reinach, I, p. 213) et sur d'autres dont on trouvera une liste dans Dugas et Laurent *Rev. des Étud. Anc.*, 1907, p. 63.

³ Sur ce passage de Callimaque, *In Dehüm*, 70, voir mon art. cité, *Rev. d. Ét. anc.* 1911, p. 9. Un ceinturon assez semblable à celui de la base se trouve parmi les trophées de Pergame (Reinach, *op. cit.*, p. 212, 2).

⁴ On ne peut donc supposer, comme je l'ai fait (*Revue celtique*, 1909, p. 68), que les knémides auraient été adoptées par les Galates en même temps que les cuirasses au contact de leurs adversaires en Asie.

Outre les trophées gaulois de Pergame et de Milet, on retrouve les jambières chez le *regulo frigio-galato* publié par Paribeni (*Ansonia*, II, p. 283) qui donne beaucoup de références. On peut y ajouter: Espérandieu, *Recueil*, I, n. 234 (Avignon), 723 (Narbonne); II, n. 1385 (Angoulême).

⁵ Pour le casque de Pergame, cf. S. Reinach, *op. cit.*, I, p. 213, 1. Pour les casques de ce type, voir les références dans Paribeni, *loc. cit.* auxquelles l'on peut ajouter les soldats de Cottius sur l'arc de Suse (Espérandieu, I, p. 18).

⁶ Le seul *carynx* de Pergame se termine en tête de bœuf (Reinach, *op. cit.*, p. 214, 3); à Milet, (Knackfuss, *Das Bouclerion von Milet*, 1908), comme sur notre base, la forme est plutôt celle d'un muffle de loup qui est la plus ordinaire, quand il ne s'agit pas d'un dragon fantaisiste (Cf. Espérandieu, I, n. 24 (Antibes), 236 (Avignon), 243 (Carpentras), 260 (Orange), 431 (Nîmes), 691, 701 (Narbonne); ces derniers sont ceux que se rapprochent le plus de ceux de la base).

Capitole. Le grand manteau dont les franges indiquent qu'il y faut voir une toison est celui que les monuments d'époque romaine prêtent généralement aux Gaulois ou aux Germains.¹

Si ces dépouilles se retrouvent constamment sur les trophées gaulois, il n'en est pas de même du ballot et de la roue. Pour le ballot, nous avons eu bientôt fait de citer les rares monuments qui autorisent notre interprétation;² pour la roue, plusieurs sont figurées sur les trophées de Pergame³ et il y a lieu de croire que les Gaulois d'Asie se servaient, en effet, de chars à la guerre.⁴ Mais il est invraisemblable que Brennos, qui marcha sur Delphes par des chemins de montagne et avec une armée aussi légère que possible, se soit encombré de chariots et de bagages; on verra, d'ailleurs, qu'il nous est dit expressément qu'il laissa tout son train en partie au camp

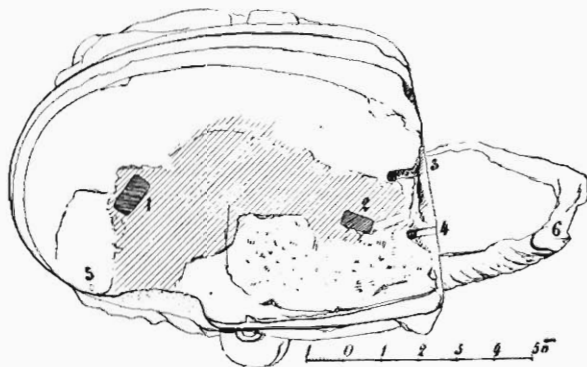


Fig. 4.

d'Hérakleia, en partie avec l'armée d'Akichorios. D'autre part, il faut rappeler que la base n'est pas censée représenter les dépouilles des Gaulois qui

¹ On trouve souvent le manteau entièrement en fourrure, depuis les trophées dits de Marius (probablement ceux remportés par Domitien sur les Chattes, S. Reinach, *op. cit.* p. 290) jusqu'au Goths de l'Obélisque de Théodose (*ibid.* p. 112), ou ne portant que de longues franges (Espérandieu, I, 243, 260 etc.; Schumacher, *Germanendarstellungen*, 1910, *passim*; Reinach, *Rép. d. Reliefs, Col. Trajane*, 304, 103; 363, 98; 362, 96). Il est déjà donné à un Galate sur une gemme sans doute alexandrine: Furtwängler, *Ant. Gemmen*, pl. 30, 4.

² Cf. p. 183, n. I.

³ Cf. S. Reinach, *Répertoire des Reliefs*, I, p. 213, 1; 214, 2; 215, 1. Ce sont peut-être des chariots pour machines de guerre; en ce cas ils n'appartiendraient sans doute pas aux Galates vaincus, mais aux Macédoniens tant sur le relief de Pergame que sur notre base.

⁴ Sans doute, Diodore, XXII, 13 (p. 870) montre Brennos mourant conseiller aux siens de brûler τὰς ἀμάξας; mais il s'agit probablement des chariots de la grande armée qui, d'après la même notice, étaient au nombre de 2000. Je crois qu'il s'agit plutôt, de chariots de train que de chars de guerre; il est vrai que ceux-ci peuvent sembler attestés pour les Gaulois d'Asie et par les trophées de Pergame et par le texte de Lucien relatif à la victoire d'Antiochos sur les Galates (*Zeuxis*, 8; seuls les chars à faux n'y paraissent un anachronisme certain).

assaillirent Delphes, mais celles des Gaulois qui prirent Kallion. On montrera plus loin comment les Étoliens poursuivirent ceux-ci jusqu'à leur rencontre avec Akichorios, puis comme ils s'attachèrent aux derrières de la grande armée gauloise, détruisant ou enlevant son train. C'est sans doute cette phase de leurs succès qu'on aura voulu commémorer sur la base par le ballot et par la roue de char.

Par les armes qu'elle porte, il n'est donc pas douteux que la base soit bien celle qui convienne à l'ex-voto des Étoliens. Mais comment l'Étolie y était-elle placée? Toute mutilée qu'elle soit, la base peut nous renseigner à cet égard. Le plan de sa surface, que M. A. Martinaud a eu l'obligeance de tracer pour moi (fig 4), aidera à s'en rendre compte.

En outre des deux tenons 3 et 4 destinés à maintenir l'adhérence entre les deux parties de la base, on y voit deux grandes cavités rectangulaires: 1 (long. 102 mm.; larg. 49; prof. 35) et 2 (long. 82 mm.; larg. 47; prof. 39). Entre elles s'étend une région où la surface a été intentionnellement déprimée; cette dépression gagne le bord droit à un endroit où le rebord saillant des boucliers qui forment la surface a été non moins intentionnellement entaillé. De cette entaille la région déprimée à coups de marteau ou de ciseau descend jusqu'au bouclier. Cette dépression martelée était évidemment faite pour recevoir quelque chose qui la cachait entièrement; il en est de même de la partie déprimée de la surface et des deux cavités qui doivent avoir servi à recevoir des tenons. Ces faits ne semblent se prêter qu'à une seule explication: la base portait la statue en bronze d'un personnage assis qui occupait toute la partie déprimée, un pan de sa draperie tombant dans l'entaille ménagée à droite. Où reposaient ses pieds? Par fortune, l'extrémité du petit bloc rapporté a conservé deux entailles (dont l'une en 6) ne peut guère avoir servi qu'à recevoir un talon. Une dernière cavité fournit un renseignement non moins précieux. C'est le petit trou carré qui se voit sur le rebord du troisième bouclier entre la partie entaillée et le ceinturon (reporté au pointillé en 5 sur le plan). On ne voit guère à quoi il a pu servir sinon à recevoir le talon d'une lance que l'Étolie, assise sur la base, aurait tenu de sa main droite levée et rejetée en arrière. Les empreintes qu'elle a laissées obligent à admettre que cette statue en bronze était près de deux fois grandeur naturelle, même en supposant que c'était non sa personne, mais son manteau qui venait couvrir le tenon 1 avant d'aller s'achever dans la dépression ménagée à la face droite de la base. La position prise ainsi par la draperie et celle du pied obligent à supposer que le talon qui a laissé son empreinte était le talon gauche; le pied droit devait tomber dans le vide sur la face droite. Il devait cacher les dernières hachures du manteau. C'est pourquoi ces hachures, en fort relief partout ailleurs, n'auraient été ici qu'indiquées. Qu'on imagine le monument remis à sa place au S.-O. de la terrasse du temple et orienté O.-E. de

manière que l'Étolie regardât la façade du temple ornée des dépouilles conquises par les siens, on verra que, placée comme on est obligé de le supposer, elle regardait au Sud-Est, précisément dans la direction de cette porte de Marmaria devant laquelle l'intervention du dieu avait mis les barbares en déroute.

II.

On sait qu'il existe une série de documents qui permettent de contrôler ce que la base retrouvée nous apprend. Ce sont ces monnaies étoliennes que l'on a dès l'abord rapprochées du texte de Pausanias. Mais, bien qu'on ait ainsi reconnu depuis longtemps dans le personnage qu'elles montraient assis sur des boucliers «l'Étolie sur les trophées gaulois» que les Étoliens avaient élevée à Delphes en souvenir de Kallion, on n'en a jamais encore entrepris l'étude. L'identification de notre base nous y a amené naturellement et, comme la bienveillance des conservateurs des Collections numismatiques de Berlin, de Cambridge, de Londres, de Paris et, surtout, de celui d'Athènes, M. Svoronos, à qui nous sommes heureux d'adresser ici tous nos remerciements, nous a permis de réunir un nombre d'exemplaires assez considérable, on a pu donner à cette étude numismatique le développement qui l'a amené à mériter l'hospitalité du *Journal international d'Archéologie Numismatique*.

Commençons par le catalogue de ces monnaies, réparties en trois groupes selon que l'avvers montre la tête d'Héraklès (I), celle d'Athéna (II), ou celle d'Artémis (III).

I^{ère} SÉRIE: HÉRAKLÈS - ÉTOLIE.

1. \mathcal{N} ($\frac{1}{2}$ statère).— Tête d'Héraklès de profil, imberbe, coiffée de la peau de lion, regardant à droite; demi-cercle perlé au dessous.

Rs. L'Étolie, chaussée des *endromides* et coiffée de la *kausia*, est assise de profil, la jambe gauche ramenée contre la base, la droite s'avancant. Son chiton court laisse les genoux et la poitrine nus; une ceinture fait saillir les seins vers lesquels retombent des épaules les pans d'une chlamyde qui finit en s'enroulant autour des bras; l'épée passe au côté gauche; la main droite s'élève pour tenir une lance noueuse, la main gauche porte une petite Nikè qui tend une couronne vers la droite. Dans le champ, à droite de l'Étolie et courant vers la droite, une petite Artémis, le carquois au dos; de la main gauche elle abaisse l'arc détendu, de la droite elle brandit la torche

embrasée. La base est formée de boucliers gaulois vus de face, de trois quarts ou de profil, et d'un bouclier macédonien vu de face, plantés verticalement ou obliquement pour soutenir un bouclier gaulois placé à plat par dessus. Derrière la lance est gravé parallèlement ΑΙΤΩΛΩΝ. Le monogramme Μ (=AN?) sous la ligne du terrain n'est indiqué que par Mionnet.

a. Londres, Mionnet, *Supplément*, III, p. 476, 7; T. Combe, *Vet. pop. et reg. num. ex Mus. Brit.*, pl. V, 23; B. Head, *Guide to the Coins of the Brit. Mus.*, 1882, pl. XLII, 15; *BMC.*, Thessaly to Aetolia, p. 194, 3, pl. XXX, 4: 4 gr. 285—15 mm.— b. Glasgow, Macdonald, *Hunterian Cat.*, II, p. 29, 1 pl. XXVII, 12: 3 gr. 853—15 mm.

2. Ν (1/2 statère).— Tête d'Héraklès semblable; pas de demi-cercle.

Rs. Même type; mais, au lieu de l'Artémis, un petit *trophée* dans le champ: on croit distinguer un casque à bombe ovale au sommet de la poutre que cache un grand bouclier oblong; la lance paraît lisse et la base formée de boucliers gaulois obliques supportant un bouclier macédonien. La Nikè se tourne vers l'Étolie. Le monogramme paraît être le même que dans 1. D. 19 mm.

Mionnet, III, p. 476, 6, pl. XV, 2. (Cab. du Grand-Duc de Toscane).

3. Ν (1/2 statère).— Tête d'Héraklès barbue, une couronne de laurier dans les cheveux; la chevelure et la barbe sont bouclées; de la peau de lion on ne voit que les pattes croisées autour du cou.

Rs. L'Étolie comme dans 1-2, avec lance lisse dans le pli du bras droit et Nikè dans la main gauche tendant une couronne vers la droite. Au dessous de la Nikè, dans le champ, au lieu de l'Artémis ou du trophée, monogramme que je crois lire: Α. La base est formée de plusieurs boucliers gaulois dressés verticalement, droits supportant un bouclier couché à plat par dessus, sans doute macédonien.

P. 4.276. D. 0.13 mm.— Planche V, 11.

Cambridge, *Fitzwilliam Museum*: Leake. *Catalogue of greek coins*, p. 6, 1.

4. Α (tétradrachme attique).— Tête d'Héraklès comme sur les N^{os} 1-2, mais cercle de perles au pourtour.

Rs. L'Étolie assise: chiton court jusqu'aux genoux, chlamyde enroulée autour des bras, sein droit découvert, endromides aux pieds, *kansia* sur la tête; le pied gauche est contre la base, le droit tout près d'elle, la lance dans la droite. Au lieu d'être passée à la ceinture, l'épée est tenue par le milieu dans la main gauche; l'épée paraît être au fourreau; sa pointe pose sur la cuisse droite, le pommeau rond est incliné vers la droite; le ceinturon ou baudrier, ramené par la main contre l'épée, forme une grande boucle au dessus. La base est com-

posée de deux boucliers gaulois par derrière et d'un bouclier macédonien par devant supportant un bouclier gaulois posé à plat; sous les pieds de l'Étolie, un *carnyx* gaulois qui se confond avec la ligne de terrain. On distingue en relief très net A sur le bouclier gaulois à plat, ΛΥ sur le bouclier macédonien; à droite, dans le champ, le monogramme $\overline{\text{M}}$. Derrière la lance lisse, qui passe à l'intérieur de l'avant-bras, ΑΙΤΩΛΩΝΝ; avant le premier A une sorte de monogramme confus et ce qui ressemble à un fer de lance.

a. Londres. *B. M. Catalogue*, p. 194, 4, pl. XXX, 5 = Hill, *Historical greek coins*, pl. IX, 68 = Mionnet, *Suppl.* III, 477, 9. Poids 17 gr.171. Diam. 32 mm.—b. Londres. Dans le même catalogue p. 194, 5, on signale une autre pièce identique; mais poids 15,487; diam. 26.

5. $\overline{\text{A}}$ (tétradrachme attique).— Comme la pièce précédente.

Rs. Comme la précédente, avec les différences suivantes: lance noueuse et non lisse; le bouclier macédonien au lieu de porter ΛΥ est du type ordinaire: étoile au centre dans double cercle; segments de cercle tout autour; l'épée est tenue droite, perpendiculaire au genou; un pan du vêtement descend sur la base; à l'intersection de la ligne de terrain et du talon de la lance, serait la tête de dragon du *carnyx* dont le corps se confond avec la ligne de terrain; dans le champ, à gauche Λ, à droite $\overline{\text{A}}$ au dessus de l'épée, ΣΕ au dessous. — Poids 16,810—Diam. 30 mm.

Londres. Head, *BMC*, p. 195, 8 = *Guide*, pl. XLII, 16. P. 16,783. D. 30 mm. Pièce semblable dans Mionnet, *Suppl.* III, pl. XV, 3.

6. $\overline{\text{A}}$ (tétradrachme attique).— Comme la pièce précédente, mais cercle perlé.

Rs. Comme la précédente, mais il n'y a pas de manteau enroulé autour du bras, et l'épée est plus droite que dans 4; trois boucliers gaulois, placés obliquement, supportent un bouclier macédonien de face; la lance lisse passe dans le pli du bras; dans le champ à droite les monogrammes différents $\overline{\text{M}}$
I H

B. M. Cat., p. 195, 6. —D. 33 mm. P. 16 gr. 977.— **Planche V**, 25.

6^a $\overline{\text{A}}$.—Rs. Identique, mais l'épée presque aussi oblique que dans 3 et, des trois boucliers qui supportent le bouclier macédonien, celui du milieu est droit, celui de gauche oblique à gauche, celui de droite à droite; dans le champ à droite $\overline{\text{M}}$
I H. Les nœuds du *carnyx* se voient nettement; il couvre entièrement la ligne du terrain et sa gueule se recourbe au dedans et non au delà de la lance noueuse.

a. Londres. *B. M. Cat.*, p. 195, 7; P. Gardner, *Types of greek coins*, pl. XII, 40 et 42. 16 gr. 60 et 28 mm.— b. Hirsh, *Sammlung Weber*, pl. XIX, 1487. P. 17,010. D. 30 mm.

6^b \mathfrak{A} .— Rs. Identique, le monogramme comme dans 6. La lance arrive au delà du pavillon du *carnyx*; il paraît appartenir au trait unique à renflements qui représente à la fois la tige noueuse de l'instrument et la ligne du terrain.

a. Berlin. *Kaiser-Friedrich Museum*, 9: Coll. Prokesch, 16 gr. 88 et 29 mm. — *b.* Un autre ex. à peu près identique est au même Musée, 8, acq. en 1862 chez Rollin-Feuardent, et mentionné dans Friedländer-Sallet n. 191. P. 17,05. D. 27 mm. — *c.* Cat. Photiades Pacha pl. II, 331. — *d.* Hirsch, *Katal.* VIII (1903) n° 1176, pl. VI.— **Planche V, 27** (= *a.*).

7. \mathfrak{A} (tétradrachme attique).—Tête d'Héraklès, comme la précédente, mais pas de cercle perlé.

Rs. Même type que les précédentes; mais l'épée est tenue verticale et non oblique, la poignée dans la main gauche, la pointe sur le genou gauche; la lance noueuse dans le pli du bras droit. La base est formée de deux boucliers gaulois placés en manière de toit à double pente; un troisième est posé à plat sur leur jonction; un quatrième plus petit et plus rond qui repose sur ce dernier est apparemment macédonien; l'Étolie est assise sur celui-ci; sa lance s'appuie sur l'extrémité du bouclier gauche formant toit; sa jambe droite s'avance dans le vide, mais la gauche s'appuie sur l'extrémité du bouclier droit qui forme toit avec le précédent. Dans le champ: \mathfrak{A} en face de l'épée; ΣE au dessous et en face des jambes.—P. 16 gr. 15 D. 29 mm.

Collection Roussopoulos, Katalog Hirsch, XIII (München, 1905), pl. XX, 1599 (325).

8. \mathfrak{A} (tétradrachme attique).— Comme la précédente.

Rs. Identique à la précédente; mais l'épée au fourreau est tenue horizontale, la poignée sur la cuisse gauche, la pointe s'avancant dans le champ vers la droite. Dans la base on voit deux boucliers gaulois placés à terre de façon à obliquer vers la gauche supporter un troisième bouclier gaulois posé à plat; entre les deux boucliers gaulois placés à terre et couvrant leur partie centrale s'arrondit un bouclier macédonien vu de face avec cinq demi-cercles sur le pourtour et un cercle au centre. Dans le champ à droite, \mathfrak{A} et, à hauteur de la base, ΣE .—P. 16 gr. 65. D. 27 mm.

Collection Roussopoulos, pl. XXI, 1600 (325) = **Planche V, 20.**

9. \mathfrak{A} (tétradrachme attique).— Comme la précédente.

Rs. L'Étolie est semblable à la précédente; l'épée légèrement oblique; le manteau autour du bras gauche; la lance noueuse dans le pli du bras droit. Elle est assise sur un bouclier gaulois très grand présenté de face; dessous, à moitié caché par lui et censé le supporter,

un bouclier macédonien; à droite et à gauche de celui-ci sortent les extrémités de deux autres boucliers gaulois (cinq en tout) plus petits. Même monogramme que dans 10.— P. 17.42. Diam. 27 mm.

Berlin. *Kaiser Friedrich-Museum*, 7 (Fox, de la vente Merlin 1861, 43) Friedländer-Sallet n. 191.— **Planche**, V, 19.

10. Ⓐ (tétradrachme attique).— Tête d'Héraklès, avec cercle perlé.

L'Étolie est semblable à la précédente. La lance noueuse aboutit dans la gueule du *carnyx* dont le corps forme la ligne de terrain (sans nœuds visibles). De part et d'autre du bouclier macédonien on ne voit apparaître les extrémités que d'un bouclier gaulois (trois en tout) plus petit. Dans le champ, au dessus de l'épée ⚔, au dessous ΣΕ. Entre la lance et ΑΙΤΩΛΩΝ un Λ.— Diam. 27 mm.

Paris. Cabinet des médailles, 198. C'est probablement la pièce Mionnet, II, p. 87,2.

11. Ⓐ (tétradrachme attique).— Tête d'Héraklès, avec cercle perlé.

Rs. L'Étolie est identique à la précédente, mais l'épée est placée obliquement, la pointe au haut de la cuisse gauche, et la lance dans le pli du bras droit est lisse. Dans la base on a accumulé les détails: trois boucliers gaulois placés en terre la nervure médiane bien marquée; de part et d'autre de son centre, tout près, deux points, (sans doute les clous fixant l'*umbo*) celui de droite obliquant vers la droite, celui de gauche vers la gauche, le bouclier du centre plus petit et figuré comme si on eut voulu le montrer à l'arrière plan; ces trois boucliers gaulois supportent un bouclier macédonien si convexe qu'il en est presque hémisphérique. Sur ces bords sont figurés trois demi-cercles, chacun en contenant un autre plus petit; au sommet de l'hémisphère apparaît une moitié du cercle central. Au lieu de la simple ligne de terrain généralement figurée sous la base, la ligne ici est comme interrompue par cinq points plus gros et elle va en s'élargissant de gauche à droite; on pourrait y voir une lance noueuse ayant sa pointe à gauche, ou un grand carquois s'ouvrant à droite, ou encore une de ces grandes torches aussi hautes qu'elles que portent Koré-Perséphone ou Artémis-Hékate. Au dessus de cette ligne, et partant d'elle, s'élève à droite une sorte d'archet de violon; on pourrait y voir l'*ammentum* de la lance, où la courroie du carquois; mais, comme il est vraisemblable que l'objet où l'on peut voir une torche ne soit que la tige d'un *carnyx* qui serait de hauteur d'homme comme ceux que tiennent les guerriers du chaudron de Gundestrup, cet archet ne serait que la lanière qui servait à porter le *carnyx*. Les autres éléments de la base sont: un casque à bombe ovale assez haute avec deux jugulaires pendantes, la moitié

supérieure d'un arc avec une flèche qui le traverse; enfin un fer de lance dirigé la pointe en bas. Comme ce fer est un peu détaché des autres éléments de la base on n'y verra pas celui d'une lance gauloise; ce serait le fer de lance qui paraît isolé au revers d'autres monnaies d'Étolie (cfr. *BMC.*, pl. XXX) dirigé ici la pointe vers le trophée, il serait destiné à rappeler quelle arme l'avait conquise.

Dans le champ à droite $\begin{matrix} \text{NA} \\ \text{PA} \\ \text{A} \end{matrix}$ P. 15,75. D. 32 mm.

Athènes. Musée Numismatique n. 777.— **Planche V**, 22.

12. A (tétradrachme attique).— Tête d'Héraklès, avec cercle perlé.

Rs. L'Étolie est semblable à la précédente (11), mais l'épée est tenue contre l'avant-bras, la poignée dans la main gauche, la pointe contre la cuisse gauche. La base est formée comme dans 11, mais le bouclier gaulois central n'a pas l'air plus petit. La ligne du terrain est formée par la tige à trois nœuds du *carnyx* dont on la gueule à gauche; la lance lisse est fixée dans ce qui serait son cou. Entre le bouclier de droite et la jambe gauche se voit un objet qui est sans doute un casque à jugulaires; le pied gauche de l'Étolie repose dessus; le pied droit s'avance plus que dans 11. Dans le champ A et au dessous I H .—P. 16,88. D. 0,31.


Paris, *Cabinet des Médailles*, 196 (Coll. Luynes (1,602)) = **Planche V**, 26.

13. A (tétradrachme attique).—Tête d'Héraklès, sans cercle perlé (sauf *d*).

Rs. L'Étolie notablement plus petite, diffère de la précédente par les détails suivants: l'épée est tenue horizontale, la pointe contre le ventre et la poignée (formée de deux cercles juxtaposés placés au dessus d'un troisième) est au même niveau que la pointe; l'avant-bras est ainsi tout entier allongé contre l'arme; la lance lisse dans le pli du bras droit aboutit dans la bouche du *carnyx*; sur la poitrine de l'Étolie, le sein droit, le seul que dévoile sa demi-nudité, a été marqué avec soin; de même les cheveux descendant dans le cou; sur la ligne de terrain, on voit quatre et non cinq points; il n'y a ni casque à bombe ovale, ni arc, ni fer de lance; dans le champ, en face des genoux, on lit le monogramme A et, au dessous, I H .


a: 16 gr. 75—28 mm. *b*: 17.17—28 mm. *c*: 16,90—30 mm. *d*: 16,48-29 mm. *e*: 16.85—27 mm.

a. Berlin. *Kaiser-Friedrich Museum*, Berlin, 10 (Imhoof, *Monn. Gr.* 145, 62, I 39).—
b. Paris. *Cabinet des Médailles*, 197 (Coll. de Luynes, 1.001). **Planche V**, 21.—
c. E. Merzbacher, *Griech. u. röm. Muuzen* 1910, n. 446. Taf. 9 (16 gr. 90).—*d.-e.* Athènes, *Coll. Michel Kambanis*. Ces 2 pièces proviendraient d'une trouvaille de pièces du même type faite récemment près de Naupacte.

13^a  (tétradrachme attique).— Tête d'Héraklès, avec cercle perlé.


Rs. L'Étoie est semblable à la précédente, mais elle atteint de nouveau à la taille de 12; la lance, oblique, tombe en dehors et non en dedans du pavillon du *carnyx*; le bouclier central est presque entièrement caché; le pied gauche pose sur un casque; le bras gauche tient l'épée contre le haut de la cuisse aussi oblique que dans 11. Mêmes monogrammes.— P. 16.95. D. 30 mm.


Cambridge. *Fitzwilliam Museum*, Mac Lean Coll. — **Planche V**, 23.

14.  (tétradrachme attique).— Tête d'Héraklès, avec cercle perlé.

Rs. L'Étoie est assise la poitrine à demi nue, le chiton n'atteignant pas les genoux. Dans sa main gauche, placée au haut des cuisses, elle tient le pommeau de l'épée qui, partant de là, traverse le champ en oblique; autour du bras gauche s'enroule une mantille. Dans le pli du bras droit, passe une lance lisse dont le talon pose à l'intersection du pavillon du *carnyx* avec sa longue tige qui forme ligne du terrain. La base est formée de trois boucliers gaulois horizontaux montrés de face bien qu'ils soient censés placés l'un sur l'autre; un bouclier macédonien, effacé sur l'ex. *a.* semble avoir été placé devant. Dans le champ, le même monogramme que sur le N^o 4.—*a.* P. 16 gr. 72— D. 28 mm.

a. Berlin, *Kaiser-Friedrich Museum*, 6 (Fonds Fox, vente Stuart 1837. lot. 99)= **Planche V**, 28.— *b.* Londres, *British Museum* nouv. acq. = Cat. Banbury vol. I, pl. VII, 915.

15.  (tétradrachme attique).— Tête d'Héraklès, avec cercle perlé.

Rs. L'Étoie est vêtue d'un chiton court qui, partant sous les seins, s'arrête au dessus des genoux; il est retenu par une sorte de brassière: deux bandes d'étoffe qui s'en détachent entre les seins pour passer chacune sur une épaule; ces bandes servent sans doute aussi à attacher le manteau qui descend, ample, sur le bras gauche qu'il cache à moitié et derrière le dos, jusqu'à la base. L'Étoie tient l'épée oblique, la poignée dans la gauche, la pointe sur la cuisse gauche, le ceinturon ou baudrier pendant à droite. La base est formée de quatre boucliers gaulois: deux, obliques, entre-croisés, se présentent de face, le troisième placé horizontalement derrière, se voit par l'intérieur, le quatrième est posé à plat sur les autres. La lance lisse tenue dans le pli du bras droit pose sur l'extrémité d'un des boucliers obliques. Pas de ligne de terrain visible; au milieu du segment qu'elle déterminerait un Σ (*sigma* droit ou *mu* couché?); dans le champ monogramme assez complexe  (peut-être les deux lettres sont elles plutôt celles de 15 *a.* mal frappées).—P. 16 gr.34. D. 27mm.

Cambridge. *Fitzwilliam Mus.*, Leake, *Cat. of greek coins*, p. III, 3= **Planche V**, 24.

15^a \mathcal{R} .—Rs. Identique à la précédente sauf pour la base. Elle est formée par trois boucliers gaulois debout, celui du centre droit, les deux autres obliquant vers lui; ils en supportent un quatrième; la frappe étant beaucoup meilleure, la ligne du terrain est visible et, la pièce étant plus grande, la main qui tient la lance et le pétase sont très bien venus. Les lettres gravées sont certainement I et \mathcal{A} . La frappe rappelle par sa finesse celle de 13. Le manteau descend sur le bouclier postérieur en une courbe gracieuse. La lance lisse tombe juste derrière ce bouclier.

Londres. W. Rome, *Catalogue of coins*, 1904, pl. I, 6. D. 30 mm.

II^{me} SÉRIE: ATHÉNA-ÉTOLIE

16. \mathcal{A} (statère).—Tête d'Athéna, de profil, coiffée du casque corinthien. Un griffon le couronne, servant de support au panache. Dans le champ, derrière la tête, petite *chouette*, posée sur la queue même du panache. Collier de perles autour du cou. Cercle de perles.

Rs. L'Étolie est assise, le corps de trois quarts, la tête de profil regardant vers la droite. Elle est coiffée d'un large pétase et chaussée de hautes endromides lacées. Elle est vêtue d'un chiton court qui s'arrête au dessus des genoux; il est serré à la taille par une ceinture qui fait saillir la poitrine; un léger manteau recouvre les épaules et vient s'enrouler autour du bras gauche, qui tendu en avant, porte une petite Nikè; celle-ci semble s'élancer vers l'Étolie, une couronne à la main. De son bras droit levé, l'Étolie tient sous la pointe une lance lisse qui descend en oblique vers la gauche de façon à tomber en arrière des boucliers gaulois sur lesquels elle est assise. Trois d'entre ceux-ci sont placés debout (celui de gauche droit, les deux autres obliques) portant un quatrième posé à plat; ce dernier est nettement gaulois. Derrière la lance est écrit presque parallèlement ΑΙΤΩΛΩΝ ; dans le champ à droite le monogramme \mathcal{A} . Ligne de terrain unie et pas de carnyx. — P. 8 gr. 618—D. 22 mm.

Londres. Head, *Guide to BM.*, 1882, pl. XLII, 14; *BMC.*, p. 194, 1, pl. XXX, 3.

17. \mathcal{A} (statère).—Tête d'Athéna, comme la précédente; mais c'est un serpent, non un griffon, qui forme porte-panache: ses plis s'enroulent autour de la bombe du casque; pas de collier de perles.

Rs. Comme sur la pièce précédente, mais les boucliers gaulois, tous trois redressés, supportent un bouclier macédonien; sous les pieds de l'Étolie un *carnyx*. La Victoire s'éloigne de l'Étolie; dans le champ à droite une *figure d'homme*, la droite appuyée sur une lance; au dessous ΛΥΚ . — P. 8 gr. 450—D. 20 mm.

Londres. *BMC.*, p. 194, 2;

18. \mathcal{A} (statère).— Comme sur la précédente; mais avec collier de perles et pendant d'oreilles formé de trois perles.

Rs. Comme sur la pièce précédente; la Nikè tend sa couronne vers la droite; dans le champ à droite une petite tête d'Athéna casquée. La base est formée de trois boucliers gaulois placés en oblique (le haut vers la droite) sur lesquels repose à plat un bouclier gaulois ou macédonien. Sous la ligne du terrain, le monogramme XX et les lettres $\text{API}\Sigma$.— P. 8 gr. 430—D. 20 mm.

A. N. Mélétopoulos, *Katálogos τῶν ἀρχαίων Νομισμάτων*, Athènes, 1884, pl. I, 10.

19. \mathcal{A} (statère).— Comme sur la précédente.

Rs. Les trois boucliers gaulois qui supportent le bouclier macédonien sont obliques et placés l'un derrière l'autre de façon à se déborder légèrement vers la droite; petite tête d'Athéna casquée dans le champ à droite; ligne de terrain simple et pas de *carnyx*. Sous la ligne de terrain, le monogramme XX et les lettres $\text{API}\Sigma$.

P. 8,495—D. 20 mm.

Londres. *British Museum Cat.*, p. 204, 2^a.

20. \mathcal{A} (statère).— Tête d'Athéna, avec casque au serpent, panache flottant contre la bombe, cheveux sortant du casque dans la nuque et sur la tempe, petite boucle d'oreille.

Rs. Comme sur la pièce précédente. Mais l'Étolie porte, à la gauche de sa ceinture, une épée dont on voit passer la poignée en avant, la pointe en arrière. La base est formée de quatre ou cinq boucliers gaulois, trois dressés obliquement, un ou deux reposant dessus. Dans le champ, à gauche d' ΑΙΤΩΛΩΝ , XX ; à droite des genoux de l'Étolie un B . Sous la ligne du terrain, une massue.

a. *Sammlung Weber* (Münich, 1908), pl. XIX, 1486. P. 8 gr. 40. D. 17 mm.—b. *Catalogue Mélétopoulos*, pl. I, 12 : 8 gr. 49.—c. *Catalogue Roussopoulos*, pl. XX, 1598 : 8 gr. 47—17 mm. = **Planche V**, 8.—d. Berlin, *Kaiser-Friedrich Museum*, 4, Fonds Imhoof, acq. 1887 chez Lambros : 8 gr, 51—18 mm. = **Planche V**, 7.—e. Cambridge, *Fitzwilliam Museum*, Mac Lean Coll. P. 7,20—D. 18 mm. = **Planche V**, 9.

21. \mathcal{A} (statère).— Tête d'Athéna, comme la précédente.

Rs. Comme sur la précédente. Mais la Nikè tend sa couronne vers l'Étolie au lieu de s'éloigner d'elle; dans le champ, le monogramme XX et, à l'exergue, ΔI . Pas de massue sous la ligne de terrain. Manteau roulé autour du bras; taille mince laissant voir en arrière presque tout le fourreau de l'épée.

a. Millingen, *Rec. de méd. grecq. inéd.*, p. 39, pl. II, 9 = Miomet, *Suppl.* III, 475^a, 4. b. Berlin. Pièce identique, sans exergue *Kaiser-Friedrich Museum*, 3 (F. Imhoof; acquis *Cat. Dupré*, n. 432) 8 gr. 44 et 19 mm. = **Planche V**, 2.

22. \mathcal{A} (statère).— Tête d'Athéna, comme la précédente.

Rs. Comme sur la pièce précédente; mais la Nikè s'éloigne de l'Étolie et à la place qu'occupe dans le champ la petite tête d'Athéna, sur les pièces du type de 18-19, un petit *trépied sur lequel un oiseau est posé* tournant le dos à l'Étolie. Sous la ligne de terrain, le monogramme $\mathcal{A}\mathcal{X}$, à l'exergue les lettres $\kappa\chi\epsilon$.

a. Mionnet, *Suppl.* III, p. 476, 5, pl. XV, 1.—b. *Catalogue Melétopoulos*, pl. I, 12; P. 8 gr. 52. D. 4 $\frac{2}{3}$, mm. = **Planche V**, 6; les lettres ne se voient que sur la pièce de Mionnet; quand au monogramme, il offre de légères variantes sur les deux pièces (sur celle de Mionnet il rappelle celui des nos 3 et 2); elles tiennent, je crois, surtout à la mauvaise qualité des reproductions. En le rétablissant comme je l'ai fait, je pense pouvoir l'interpréter ΑΙΤΕΥΜ ou ΜΕΤΑΥ.

23. \mathcal{A} (statère).— Tête d'Athéna, avec casque au serpent, panache collé au casque, mèches bouclées dans le cou, une sur les tempes; pendants d'oreille.

Rs. L'Étolie comme sur les précédentes. La Nikè s'éloigne vers la droite; la base est formée de trois boucliers gaulois obliques (le haut vers la droite) qui en portent trois convexes, peut-être macédoniens. *Trépied* dans le champ. Sous la ligne de terrain ΓΕΝ. ΑΡ. P. 8. 59—D. 18 mm.

Londres, *British Museum*, publié par P. Gardner: *Num. Chron.* 1886, p. 253.

24. \mathcal{A} (statère).— Tête d'Athéna avec casque au serpent, panache collé au casque, quatre mèches dans le cou; boucle d'oreille longue (3 cercles).

Rs. L'Étolie comme sur les précédentes. La pièce ayant été mal frappée, la Nikè qu'elle tient et le *trépied* du champ ne sont qu'à moitié figurés. La base paraît formée par deux boucliers gaulois dont le sommet oblique vers la droite et qui supportent deux boucliers macédoniens. Sous la ligne du terrain, simple, on lit: ΑΕΟΝ ΕΥ.— P. 8 gr. 45—D. 17 mm.

Berlin, *Kaiser-Friedrich Museum*, 2, acq. 1883. Coll. Löbbecke. = **Planche V**, 5.

25. \mathcal{A} (statère).— Tête d'Athéna avec casque au serpent; panache détaché du casque, trois mèches dans le cou, collier, boucle d'oreille courte.

Rs. L'Étolie comme sur les précédentes. Mais les plis verticaux parallèles du court chiton sont mieux marqués; sur les deux boucliers debout obliquant vers la droite (c'est celui de derrière qui déborde à gauche) on ne distingue qu'un bouclier couché à plat. Elle tient dans la main gauche la Nikè qui tend la couronne vers la droite. Au dessous une petite *Artémis*, le carquois au dos, les bras tendus sans doute en train de tirer son arc, se hâte vers la droite. Entre la Nikè et l'Artémis un Σ , derrière l'ΑΙΤΩΛΩΝ monogramme $\mathcal{A}\mathcal{W}$. P. 8,44—D. 19 mm.

Berlin, *Kaiser-Friedrich Museum*, acq. en 1875 chez Rollin-Feuardent, mentionné dans Friedländer-Sallet, *Das Kgl. Münskabinet*, 1877, n. 190. = **Planche V**, 3.

26. \mathcal{A} (statère).— Tête d'Athéna avec casque au serpent, panache collé au casque, quatre mèches dans le cou, boucle d'oreille formée de trois rondelles de grandeur décroissante.

Rs. L'Étolie comme sur la précédente; la Nikè tend la couronne vers la droite; dans le champ, devant la déesse, *guerrier* debout (?) (la pièce est très effacée); au dessus le monogr. du N° 3.

a. Athènes, Musée Numismatique. D. 0.16.— **Planche V**, 10.— *b.* Paris, *Cabinet des Médailles* (Coll. Raunin, 1833).

27. \mathcal{A} (statère).— Tête d'Athéna avec casque au serpent, panache collé au casque, grandes mèches bouclées dans le cou; longue boucle d'oreille (imprécise).

Rs. L'Étolie assise; avec son chiton court et plissé, sa poitrine nue moins qu'à moitié et plate elle donne l'impression d'un jeune homme. A sa ceinture peu serrée passe à gauche une grande épée; dans le pli du bras droit s'allonge la lance noueuse; de sa main gauche, elle tient une Nikè qui tend la couronne vers la droite; au dessous, dans le champ, une petite *Artémis* tirant l'arc (à moitié non frappée). La base est formée d'un grand bouclier concave placé de profil, évidemment macédonien, qui supporte un bouclier gaulois posé à plat. Derrière ΑΙΤΩΛΩΝ, même monogramme que sur le N° 25.

P. 8.42, D. 16 mm.

Paris, *Cabinet des Médailles* (Coll. de Luynes 1, 598).— **Planche V**, 4.

28. \mathcal{A} (statère).— Comme sur la précédente.

Rs. Comme sur la précédente. Mais on ne distingue pas d'oiseau sur le *trépied*; par contre la position des pieds de l'Étolie est très nette, le pied gauche sur la base aux boucliers, le droit en avant dans le vide. Dans l'exergue $\kappa\alpha\phi$ et κ .— P. 8 gr. 45—D. 19 mm.

Catalogue Roussopoulos, pl. XX, 1597 (500).

29. \mathcal{A} (statère).— Tête d'Athéna, plus petite que les précédentes; elle n'atteint nulle part le bord de la pièce; le serpent forme le cimier du casque corinthien qui est rejeté plus en arrière qu'en général; les boucles d'oreille sont plus longues.

Rs. L'Étolie paraît vêtue d'un chiton court allant des genoux au cou, peut être seulement aux seins nettement marqués; bras gauche tendu portant une Nikè qui tend la couronne vers l'extérieur; lance noueuse dans le pli du bras droit; le siège est formé de deux boucliers gaulois de face dont le haut oblique à droite et qui en supportent deux autres, gaulois ou macédoniens. Ligne de terrain simple; en exergue ANA; dans le champ, en face des genoux, le monogramme \boxtimes .

a. Coll. Mavrocordatos, N° 893, voyez dans ce fascicule du *Journal* la description de cette collection.— *b.* Berlin, *Kaiser-Friedrich Museum*, 5, Coll. Löbecke, acq. 1889. P. 8 gr. 44. D. 20 mm.— **Planche V**, 1.

30. \mathcal{A} (statère).— Tête d'Athéna avec casque au serpent, mèches bouclées dans le cou, collier de perles et boucles d'oreille.

Rs. Comme la précédente, mais la lance est lisse; les lettres sous la ligne du terrain semblent être ΔAT et, dans le champ, le monogramme \mathcal{X} .— D. 18 mm.

Londres, *British Museum*, nouv. acq. 2.

31. \mathcal{A} (statère).— Rs. Comme la précédente. Mais la ligne du terrain est remplacée par un *carnyx* et, dans le champ, à droite, petite figure d'homme s'appuyant sur sa lance. Sous l'homme, ΛYK .

P. 8.618. D. 19 mm.

Londres. *BMC.*, p. 194, 1 (Bank Coll.).

32. \mathcal{A} (statère).— Comme la précédente.

Rs. L'Étolie est assise sur trois boucliers très convexes posés l'un sur l'autre et soutenus par trois boucliers gaulois légèrement obliques. Un peu au dessous de ses pieds se distinguent de part et d'autre des hachures qui ne peuvent guère figurer que les volants d'une sorte de *chiton*. La *Nikè* qu'elle tend dans la gauche semble abaisser la couronne qu'elle tient vers une petite figure d'homme figurée de face dans le champ: c'est, comme dans la précédente, *Aitôlos* coiffé du pétase, s'appuyant de la main gauche sur sa lance, la droite à la ceinture. Entre ce guerrier et la jambe de l'Étolie \mathcal{R} ; au dessus de ce monogramme, un symbole indistinct. D. 18 mm.

Paris. Rollin-Feuardent, *Monnaies grecques antiques*, 1910, pl. IX, 372. C'est probablement une pièce de ce type que décrit Mionnet, II, p. 86, 1.

33. \mathcal{A} (statère).— Comme la précédente.

Rs. L'Étolie est assise sur un bouclier très convexe supporté par deux boucliers gaulois qui obliquent fortement vers la droite. Dans le champ, petite Artémis, le carquois au dos, courant vers la droite en brandissent une torche de la droite tandis que la gauche tient l'arc détendu. Sous la ligne du terrain \mathcal{X} (?). D. 18 mm.

Coll. Mavrocordatos, n. 892 (cf. n. 29).

III^{me} SÉRIE: ARTÉMIS - ÉTOLIE.

34. \mathcal{A} (drachme éginétique).—Tête d'Artémis de profil. Les cheveux, onduleux, sont réunis au dessus du cou par un lien en une sorte de chignon; à la naissance des cheveux, au haut du front, couronne de laurier. Au dessous du cou, on a indiqué le haut du dos et de l'épaule; derrière le dos paraissent les extrémités du carquois et de

l'arc; sur l'épaule droite passe la courroie qui les retient. Derrière le cou, dans le champ, Φ . Autour de la tête, cercle de perles.

Rs. L'Étoie est assise, le corps de trois quarts, la tête de face les cheveux pendant de part et d'autre : chiton plissé s'arrêtant au dessus des genoux, ceinture faisant saillir la poitrine découverte; chlanyde nouée sur l'épaule droite et s'enroulant sur le bras gauche, cheveux tombant en deux masses, de part et d'autre de la tête, jusqu'au cou. De la main droite elle s'appuie sur une lance noueuse qui passe à l'intérieur de l'avant bras. La main gauche tient par le pommeau l'épée au fourreau dont l'extrémité repose sur la cuise droite; les jambes sont croisées et le pied droit semble placé sur la base elle-même. Cette base est formée d'un bouclier gaulois sur lequel elle est assise, posé à plat (un peu incliné) sur deux autres boucliers gaulois (un droit et un oblique). Ses cheveux descendent en tresses ondulés de part et d'autre du visage; elle est coiffée de la *kansia* et chaussée des endromides. Devant elle, à hauteur du genou gauche, est planté un *trophée* où l'on distingue un casque à bombe ovale qui surmonte la poutre, une cuirasse qui le recouvre en partie, un bouclier ovale d'un côté, un javelot de l'autre. Derrière la lance de l'Étoie est gravé parallèlement: ΑΙΤΩΛΩΝ, Devant elle, dans le champ un grand Δ .

a. Londres, *B. M. Catalogue*, p. 195, 12, pl. XXX, 7. P. 5 gr. 340. D. 18 mm. —
b. *Sammlung Weber*, XIX, 1489. P. 5 gr. 05. D. 20 mm. = **Planche V**, 13.

35. \mathfrak{A} (draclime éginétique).— Comme la précédente.

Rs. Comme la précédente; mais l'épée est moins oblique; dans le champ NI au lieu de Δ .

a. Londres, *B. M. Catalogue*, p. 195, 13. P. 5 gr. 080. D. 20 mm. — b. Hirsch, *Catal.* XIV (1905), n. 354, pl. XI: D. 19 mm. P. 4 gr. 80.

36. \mathfrak{A} (draclime éginétique).— Comme la précédente.

Rs. Comme la précédente; mais l'épée est encore moins oblique que dans 35; dans le champ le monogramme \mathfrak{A} .

a. Londres, *B. M. Catalogue*, 195, 14. P. 5 gr. 054. D. 19 mm. — b. Coll. Mavrocordatos n. 895 cf. n. 29).— c. Hirsch, *Catal.* XI (1904), n. 213, pl. V.

37. \mathfrak{A} (draclime éginétique).— Comme la précédente.

Rs. Semblable aux précédentes; mais l'épée est un peu plus oblique que dans 34; pas de trophée dans le champ, et, comme lettre, N ou Λ .
D. 20 mm.

Paris, *Cabinet des Médailles*, 200. = **Planche V**, 18.

38. A (drachme éginétique).— Tête d'Artémis, comme la précédente, avec cercle.
Rs. Semblable à 34; mais l'épée est moins oblique, un corps serpentiforme semble s'enrouler autour de la lance noueuse, le tronc du trophée se termine inférieurement comme un fer de lance. Dans le champ AP .— P. 6,23—D. 19 mm.
Cambridge, *Fitzwilliam Museum*, Mac Lean Coll. = **Planche V**, 17.
39. A (drachme éginétique). — Tête d'Artémis, comme la précédente, avec cercle. Derrière la tête ϕ , comme 34.
Rs. Semblable à 34, mais pas de Δ au dessus du trophée et, derrière $\text{A}\text{I}\text{T}\Omega\Lambda\text{Q}\text{N}$, deux lettres très effacées: ΣA (?).— D. 19 mm.
Londres, *British Museum*, nouv. acq. 22.
40. A (drachme éginétique).— Tête d'Artémis, comme la précédente.
Rs. Semblable à 34; mais les deux boucliers dressés semblent obliques tous les deux, croisés en sens contraire. Dans le champ, au dessus du trophée, ΛE . P. 5 gr. 42—D. 20 mm.
Paris, *Cabinet des Médailles*, 201 (Coll. de Luynes 1, 600). = **Planche V**, 14.
41. A (drachme éginétique).— Tête d'Artémis. Formes plus allongées du carquois et de l'arc.
Rs. Semblable à 34. Entre le bouclier droit et le bouclier oblique un troisième couché par terre apparaît. Au dessus du trophée dans le champ A .— D. 18 mm.
Paris, *Cabinet des Médailles*, 199. = **Planche V**, 16.
42. A (drachme éginétique).— Comme la précédente.
Rs. Comme la précédente; mais c'est l'Étolie qui tiendrait elle même le trophée—l'épée serait donc au côté—et, dans le champ à gauche, les monogrammes A et A .
a. Catal. Roussopoulos XXI, 1605. P. 5 gr. 15. D. 19 mm.— *b. Mionnet, Suppl. III*, p. 477, 12 = **Planche V**, 12.
43. A (drachme éginétique).— Comme la précédente.
Rs. L'Étolie est placée et vêtue comme la précédente, mais l'épée est plus oblique, presque horizontale, la main gauche écartant la poignée du corps, la pointe appuyée sur la cuisse droite. La base est formée de quatre boucliers gaulois, un à plat au dessus dont on voit bien la nervure médiane et l'*umbo*, les trois autres debout le supportant (celui du milieu droit, les deux autres inclinés en sens contraire). Dans le champ, *trophée* comme dans les pièces précédentes et le même monogramme que 36.— P. 5 gr. 26— D. 18 mm. 5.
Catalogue Roussopoulos, XXI, 1604 = **Planche V**, 15.

LES MONOGRAMMES

Bien que les 47 variétés dont nous venons de passer en revue des spécimens ne représentent sans doute pas toutes celles qu'affectèrent les statères et les demi-statères, les tétradrachmes attiques et les drachmes égéniennes au type de «l'Étolie sur les trophées gaulois», elles permettent déjà de juger que la frappe des pièces de ce type a duré longtemps. Elle a du commencer au lendemain de la consécration du monument qu'elle représente, c'est à dire aussitôt après l'échec des Gaulois (279), et on ne voit pas pourquoi elle n'aurait pas duré jusqu'à la fin de la Ligue Étolienne (168). Les nombreux monogrammes ou lettres que nos pièces présentent devraient permettre un classement chronologique plus certain ; ils se rapportent évidemment au nom du magistrat monétaire et, s'il était avéré que c'est le stratège fédéral qui remplissait cette charge, ou pourrait proposer quelques identifications.¹ Mais, seule une étude d'ensemble des monnaies étoliennes pourrait établir ce point et nous devons nous borner ici à quelques remarques.

Le même monogramme ou les mêmes initiales revenant sur certaines pièces paraissent en établir la contemporanéité. Ainsi AE sur 3, 22^a et 26, MA (ΠΥΤ ?) sur 4, 12, 4, 25 et 27, AA (AYT ?) isolé sur 36 combiné avec ΣΕ sur 5, 7, 9 et 10, EH combiné avec AN (ΑΠ) sur 12, avec AN (ΑΙΤ[ΩΛΩΝ]?) sur 13 et 13^a. ΑΙΤ doit peut-être aussi se dégager du monogramme 22 avec ΕΥΜ. Aucun stratège étolien du nom d'Euménès n'étant connu on pourrait supposer qu'il s'agit d'Euménès de Pergame qui, comme Attalos I en 210/9, aurait été nommé stratège honorifique de la ligue.² Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les Étoliens aient tenu à répéter leur nom qui se trouvait déjà en exergue. Plus curieux est le monogramme AP qu'on trouve sur 31 et 41 et qui est, on le sait, l'abréviation ordinaire sur les monnaies d'ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ. Si l'on regarde sur celles de l'Épire les variétés qu'affecte ce monogramme on n'hésitera pas à rapprocher de AP le AP de 28 et même le AN de 16. Or, M. Svoronos vient précisément d'établir que ce même monogramme qu'on rencontre sur quelques pièces de Démétrios Poliorcète et d'Antigonos Gonatas doit être considéré comme une surcharge que Pyrrhos

¹ Ainsi ΛΥΚ de 17 et 31 pourrait être le Lykopolos stratège en 205/4, et ΑΠΣ de 18 et 19 l'Ariston stratège en 221 (peut-être aussi l'AP de 23 et 32 qui pourrait provenir d'ailleurs de l'Archédamos stratège en 191). Le plus important serait de pouvoir identifier le Λέων Ευ... de 24. Si c'est ainsi qu'il faut lire, nous avons le nom et le patronymique ce qui pourrait permettre une identification certaine.

² Cf. A. J. Reinach, *Rev. arch.* 1909. II, p. 360. On sait que les Étoliens ont sans doute placé sur leurs monnaies la tête d'Antiochos III quand ils furent les alliés de ce roi. Cf. J. P. Six, *Num. Chron.* 3^e série, tom. XIV, p. 297.

y fit graver après ses victoires sur ces deux rois qui le rendirent maître d'une partie de la Macédoine.¹ Nous chercherons plus loin à préciser la date à la quelle ces pièces peuvent être placées et à montrer que celles de l'Étolie qui portent le même monogramme doivent se rapporter à une alliance entre Pyrrhos et les Étoliens.

LES SYMBOLES.

Les monogrammes ne sont pas seuls à remplir le champ de nos pièces. On y voit parfois à côté quelque symbole. Sauf dans deux pièces où il s'agit peut-être d'une bipenne (21 et 29) et dans une pièce (32) où celui-ci n'est, sans doute, qu'une fleur, les symboles se rattachent à l'épisode que commémore l'Étolie sur les trophées et en complètent en quelque sorte la signification. La petite tête d'Athéna casquée qui se voit sur les statères 18 et 19 peut rappeler à la fois celle de l'avvers et ce temple d'Athéna Pronaia devant lequel l'apparition des divinités protectrices de Delphes a mis les Gaulois en fuite. La plus importante d'entre elles fut Artémis; aussi apparaît-elle sur nos monnaies se précipitant vers l'ennemi: deux fois, elle est en train de tirer les flèches fatales (25, 27), deux fois, l'arc abaissé, elle brandit la torche vengeresse (1, 33).² Que la scène se passe bien à Delphes, c'est ce qu'est sans doute censé attester le trépied qui figure sur deux autres statères (22, 23) portant même sur la première, l'oiseau à long col d'Apollon. Une autre variété de statères (20) montre en exergue une massue.³ Ainsi, les trois divinités dont les têtes occupent l'avvers, Héraklès, Athéna et Artémis, sont rappelées sur le revers aux côtés de l'Étolie. Elles sont, avec Apollon, les grandes divinités de l'Étolie, comme on le verra plus loin, peut-être même celles de Kallion. Ce sont les guerriers étoliens que rappelle, sur trois autres statères (17, 31, 32), la petite figure qui s'appuie sur une lance plus haute qu'elle; il faut se s'imaginer nue, avec le pétase, la chlamyde et l'épée, telle qu'on la voit au revers d'une autre série de monnaies étoliennes.⁴ Les trophées que la valeur de ces guerriers a obtenus sont gravés sur la plupart des pièces de la série Artémis-Étolie (2, 34, 35, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43) reproduisant en minuscule le *tropaion* qui caractérise l'avvers d'une autre

¹ Svoronos, *Journ. inter. arch. numism.* 1911, p. 125. M. Svoronos aurait pu ajouter que c'est dans les mêmes circonstances que Pyrrhos a du faire frapper les pièces qui portent à l'avvers le bouclier macédonien, au revers le casque macédonien, tous deux flanqués de ses initiales (*BMC., Epirus*, pl. XX, 16). Les initiales de Démétrios se trouvent, en effet, placées de même au milieu du bouclier macédonien (Huntér, *Coll. I*, pl. 24). Il faut remarquer aussi la grande similitude des têtes d'Athéna sur les monnaies de Pyrrhos et sur les nôtres.

² Sur cette apparition d'Artémis la torche à la main, voir plus bas au chap. IV.

³ On la retrouve sur d'autres monnaies étoliennes, ou isolée (*BMC., Aetolia* n. 41), ou portée par Héraklès (n. 63, 69-72).

⁴ *BMC., Aetolia*, n. 2. 8.

série de leurs monnaies¹ et le fer de lance, qui en est un des motifs favoris,² est tourné deux fois (4, 11) vers la base aux boucliers comme pour indiquer quelle arme les avait conquis.

LA BASE.

Cette base est figurée avec une étonnante variété. Si l'on tennait compte des moindres différences, chaque pièce en présenterait une figuration distincte. Mieux vaut les répartir d'après leur groupement d'ensemble.

A. Parmi les pièces montrant à la fois des boucliers gaulois et des boucliers macédoniens, on peut distinguer les groupes suivants :

1) deux ou plusieurs boucliers gaulois et macédoniens dressés obliquement supportent 1 bouclier gaulois posé à plat : 1, 2.

2) deux ou plusieurs boucliers gaulois placés horizontalement l'un au dessus de l'autre et 1 bouclier macédonien qui, dressé contre eux, en cache une partie, supportent 1 bouclier gaulois posé à plat : 4, 5, 8, 9, 10, 14.

3) trois boucliers gaulois dressés supportent un bouclier macédonien ; les boucliers gaulois peuvent être :

a. tous les trois obliques : 6, 6 *b.* 19,

b. un vertical au centre et deux obliques se rejoignant sur la moitié inférieure du bouclier central : 6 *a.* 11, 12, 13, 13 *a.*

c. deux obliquant l'un vers l'autre en supportant un troisième sur lequel est placé le bouclier macédonien : 7,

d. tous les trois verticaux : 3, 17, 18.

L'Étolie peut être assise ou sur la face convexe (6, 11, 12, 13) ou sur la face concave (13^a) du bouclier macédonien.

4) Deux ou trois boucliers gaulois dressés obliquement supportent, deux ou trois boucliers macédoniens s'emboitant l'un dans l'autre : 24, 29, 30, 31, 32.

5) deux ou trois boucliers gaulois dressés obliquement supportent un bouclier macédonien placé à plat : 25, 33.

6) un bouclier macédonien de profil supportant un bouclier gaulois placé à plat : 27.

¹ *BMC.*, *Aetolia*, n. 27. Dans notre pièce 34 le trophée se termine inférieurement par un fer de lance. Il est formé, autant qu'on peut distinguer, d'un casque à bombe ovale ou conique, un bouclier ovale et un javelot, peut-être aussi des jambières. Celles-ci sont certaines sur *BMC.*, n. 37.

² *BMC.*, *Aetolia*, n. 16-26, 29, 30-34, 40, 42, 55. Cette grande lance et le grand bouclier étaient probablement restés les armes nationales des Étoliens. A titre de *σακεσφόροι* Euripide (*Phoen.* 138) les considère comme *ὄπλοισι μίξοβάρβαροι* et Thucydide les rapproche aussi des Grecs primitifs à cause de leur habitude d'être toujours armés, *σιδηροφορεῖσθαι* (I, 6).

Les boucliers gaulois et macédoniens présentent leur type classique: les premiers ovales avec pourtour, nervure et *umbo* en fort relief (cf. 6, 11 et 13), les seconds presque hémisphériques avec cercle au centre et segments de cercle sur le pourtour; toute cette armementation géométrique¹ est censée être au repoussé (cf. surtout 5, 8, 11, et 13). Nous aurons à revenir sur la pièce (4) où le bouclier gaulois porte A et le bouclier macédonien ΛΥ.

B. Les boucliers peuvent être tous gaulois. Ils offrent diverses combinaisons:

- 1) 1 ou 2 boucliers obliques et un droit en supportent un couché: 16, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 43.
- 2) 3 boucliers obliques en supportent un couché: 15^a.
- 3) 3 boucliers verticaux en supportent deux horizontaux: 20, 21, 22, 23.
- 4) 4 boucliers obliquant l'un vers l'autre et un horizontal en supportent un posé à plat: 15.

Les boucliers ne sont pas toujours seuls à constituer la base. Comme il fallait la placer sur un ligne figurant le terrain, (elle ne manque que dans 15, 32, 42 et peut être seulement par mauvaise frappe), l'idée vint bientôt de donner à cette ligne l'apparence d'un de ces longs *carnyx* bien connus par les monnaies gauloises² et le chaudron de Gundestrup.³ Il suffisait de disposer sur la ligne quelques renflements figurant les nœuds de l'instrument et de la terminer d'un côté par son pavillon en tête de dragon. Ce pavillon se recourbe toujours derrière la base; la raison en est sans doute double: par devant, il eut gêné la figuration des pieds de l'Étolie; par derrière, on pouvait faire aboutir la lance qu'elle tenait dans sa bouche monstrueuse, ce qui faisait tout un symbole. De fait, il est exceptionnel que le talon de la lance tombe en arrière de ce pavillon (6^a, 13^a). L'absence du *carnyx* même est rare dans la I^{ère} série (15 et 15^a); c'est au contraire, sa présence qui est rare dans la II^e (17, 18, 31) et, dans la III^e, il fait complètement défaut. Parmi les pièces où il paraît on pourrait distinguer celles où ses nœuds ne sont pas visibles (comme 10) et celles où ses nœuds sont au nombre de 3 (p. e. 12), de 4 (p. e. 13) ou de 5 (p. e. 11). Sur une pièce (11) il semble que soit représentée la lanière qui servait à le porter.

En outre du *carnyx* on voit figurer trois fois (11, 12, 13^a) un casque à bombe ovale et jugulaires pendantes et une fois peut-être une portion d'arc et de flèche (11).

¹ Je considère, en effet, cette ornementation comme une survivance du décor linéaire de l'âge du bronze et du fer et je ne puis reconnaître, comme le fait M. Svoronos (*Bull. Corr. Hell.*, 1894, p. 126) de signification astronomique à ces motifs courants dans la période qui, pour la Grèce, s'est terminée à l'époque du Dipylon, mais qui a survécu en Macédoine comme dans l'Europe du Centre et du Nord.

² Cfr. Blanchet, *Traité des Monnaies gauloises*, 1908, à l'index: *carnyx*.

³ S. Reinach, *Répertoire des Reliefs*, I, p. 149: même pavillon et mêmes nœuds.

Ainsi, on retrouve dans la base telle qu'elle est figurée sur les monnaies trois des éléments que l'on a vus sur l'original: boucliers gaulois, casque à jugulaires, *carnyx*; à défaut de carquois on a du moins une portion d'arc et de flèche. L'absence des carquois ainsi que celle du manteau de fourrure, du bissac au butin, du ceinturon et des jambières n'a rien d'étonnant; il eut été très difficile de rendre ces objets sur les médailles; il en est de même surtout pour la roue. Il est évident, d'ailleurs, que le graveur ne s'est aucunement inquiété de reproduire exactement la base de Delphes. Tandis que, sur la base, on trouve le *carnyx* court à corps sinueux comme celui des *dracones* daces et à gros muffle indistinct, celui des monnaies est formé d'un long tuyau droit à neuds et d'une tête allongée qui est sans doute celle d'un loup. Il est probable que les Gaulois avaient des instruments de ces deux types dans leur armée; l'un aura semblé plus aisé à figurer au sculpteur, l'autre au graveur qui y voyait un moyen de varier de façon originale le motif courant de la ligne de terrain.

Plus importante est l'absence à Delphes des boucliers macédoniens qui figurent sur la plupart des monnaies. Il me paraît probable que les Delphiens ne voulurent pas que les Étoliens mêlent le souvenir de leurs victoires sur les plus puissants des Grecs à celui de leurs succès contre les Gaulois; la religion et la prudence les y engageait également. Mais, sur leurs monnaies fédérales, rien n'empêchait les Étoliens de commémorer leur victoire sur les Macédoniens. Nous aurons à rechercher quelles furent ces succès et pourquoi les vainqueurs s'en montraient si orgueilleux.

Cette nécessité de mettre en bonne place les boucliers macédoniens est l'une de celles qui amenèrent le graveur à s'inquiéter si peu d'une reproduction exacte de la base de Delphes. Par la position horizontale des boucliers gaulois superposés ce sont les pièces du type de 9 et de 14 qui se rapprochent le plus de cette base. Mais il ne faut voir là, je crois, rien d'intentionnel: les graveurs ayant disposé leurs boucliers de toutes les façons possibles devaient se rencontrer avec celle adoptée par le sculpteur. Sculpteur et graveur ont travaillé sans se soucier l'un de l'autre, préoccupés uniquement l'un et l'autre de figurer une base faite de boucliers de la manière la plus commode. J'emploie à dessein ce terme de *commode* car, bien moins encore que le graveur, le sculpteur de la base ne me semble avoir fait œuvre d'art. J'ai indiqué ailleurs¹ une des explications probables de la grossièreté de son œuvre: c'était sans doute la première fois qu'on sculptait une base qui devait représenter un monceau de trophées; le graveur pouvait trouver par contre pour ses boucliers de nombreux modèles dans les monnaies grecques. Si certaines de ces monnaies sont véritablement des œuvres d'art, il n'y a rien d'impossible, d'ailleurs, à ce que les

¹ Cf. *La base aux trophées de Délos* dans *Bull. Corr. Hell.* 1911.

modèles en aient été faits par quelque un des graveurs réputés du temps, tandis que la base a évidemment du être sculptée à Delphes par un artisan local.

L'ÉTOLIE

La statue de bronze que la base devait porter avait du, elle, être commandée à un des grands artistes de l'époque. Aussi est-il nécessaire d'étudier avec quelque détail les représentations que nous en donnent les monnaies. Ce que nous avons dit de la base ne doit pas, en effet, s'appliquer à *priori* à la statue. Le graveur pouvait se permettre de la fantaisie en reproduisant la base qui n'avait rien d'une œuvre d'art; il le devait même tant par les nécessités de la gravure en médailles que par celles que lui imposait le désir des Étoliens de commémorer sur les mêmes monnaies leur victoire sur les Macédoniens. Mais la statue dut être bientôt partout connue et admirée par des descriptions et des reproductions; les graveurs pouvaient donc, sans doute, se permettre des libertés en la reproduisant à leur tour; toutefois ces libertés ne devaient pas aller j'usqu'à empêcher que l'on ne reconnut aussitôt le modèle.

L'Étolie est placée le corps de trois quarts et la tête de profil dans la série I et la série II; dans la série III la tête est de face. Cette série est aussi la seule où la tête ne soit coiffée que de ses cheveux descendant en tresses bouclées jusqu'aux épaules. Partout ailleurs, les cheveux s'échappent de dessous un chapeau que nous avons appelée *Kausia* suivant l'habitude, bien que ce couvre-chef, qui ressemble surtout à nos grands bérets de matelot, avec bouton au sommet, ne se distingue guère du pétase ordinaire.¹ Toujours est-il que c'était en Étolie une coiffure commune aux hommes et aux femmes. Sur ses monnaies on la trouve portée aussi bien dans le dos du guerrier à la lance que sur la tête de la fine figure féminine qu'on appelle Atalante. C'est donc à tort que ce couvre-chef et les cheveux très courts sur certains exemplaires ont amené quelques numi-

¹ P. Paris dans l'art. PETASVS du *Dictionnaire des Antiquités* donne précisément la monnaie étolienne avec la tête d'Atalante comme type du pétase à bords développés et à calotte réduite au bouton dit *δμραλός* (fig. 5606). D'après les documents que j'ai réunis ailleurs en partie (*Bull. Corr. Hell.* 1910, p. 457) il convient, je crois, de réserver le nom de *Kausia* à un bonnet conique en feutre sans bords ou à bords réduits (c'est la *κινέ* quand il est en peau de chien, l'*αλόπεκίς* quand il est en peau de renard); pour la guerre des jugulaires le complètement de bonne heure; c'est le type qu'on trouve à l'ordinaire sur les monnaies macédoniennes. Ce n'est qu'après Alexandre qu'il affecte l'aspect qu'il a sur les monnaies au type de Persée: la coiffe du casque prend la forme du bonnet phrygien et se complète par une visière, des ailes et un cimier; sur d'autres monnaies, comme celles des rois de Bactriane, sous l'influence sans doute du *χαρόνος* béotien et thessalien la coiffe se transforme en bombe aplatie et les bords se développent, plus amples et plus souples que ceux du pétase.

smates à voir un homme au lieu d'une femme sur certaines des nos pièces.¹ Il suffit de jeter les yeux sur la planche V pour se rendre compte que, pour la longueur des cheveux comme pour la saillie des seins, on a toutes les variétés qui amènent insensiblement à des figures qui peuvent donner l'illusion d'être masculines (comme 27). Mais il n'est jamais douteux que le prototype ne soit féminin.

Ce qui a contribué à l'illusion sur les pièces où le sein n'est pas nettement marqué c'est le costume de l'Étolie qui rappelle beaucoup plus celui des jeunes garçons que celui des jeunes filles. Il consiste en un *chiton* qui, une seule fois (32), descend jusqu'au haut des pieds, qui s'arrête généralement au dessous des genoux et qui, souvent même, ne les atteint pas (14, 15, 15^a, 16, 31); sur une seule pièce, aussi le *chiton* remonte jusqu'entre les seins où il est retenu par une brassière passant sur chaque épaule (15); d'ordinaire, il n'est fixé que sur l'épaule gauche d'où il retombe jusqu'à la ceinture en découvrant la meilleure partie de la poitrine. La ceinture n'est marquée que pour les pièces de la II^e série où, l'épée y passant, il était nécessaire de l'indiquer. Du haut de l'épaule gauche part aussi un manteau qui s'enroule autour du bras gauche (voir surtout 1-5, 8, 9, 12, 14-6, 21-5, 37-43); parfois, on le voit descendre dans le dos jusqu'à la base (5, 15, 15^a); rarement il fait défaut (6, 7, 20). Les pieds sont chaussés des hautes bottes dites *endromides* dont il est souvent difficile de distinguer le bord supérieur d'avec le bord inférieur du *chiton*.

Ce costume, c'est la *tunica succincta* que l'art grec prêtait aux jeunes filles de Sparte, les *phainomérides*, aux Amazones et à leur protectrice, Artémis chasseresse; sans doute le donnait-il aussi à la divinité chasseresse spéciale arcado-étolienne, à Atalante. On a parfois associé le nom d'Atalante à la figure représentée par nos monnaies; on a vu, en effet, quelle frappante analogie sa tête présentait avec celle d'une autre série de monnaies (qualifiée d'Atalante)², et rien n'est plus naturel que d'admettre que, lorsque les Étoliens voulurent personnifier leur Ligue, ils prêtèrent à l'*Aitôlia* à qui elle venait de donner une existence politique les traits d'Atalante. Il est hautement probable qu'une statue d'Atalante s'élevait à Kalydon et que c'est de sa tête que s'inspira le graveur des pièces qui portent à l'avant le beau profil de l'héroïne, au revers le sanglier fameux qui tomba sous ses coups. L'auteur d'une Atalante ne pouvait manquer de s'inspirer de celle

¹ Mionnet en a donné l'exemple, tom. II, p. 86, pour nos pièces 10 et 32, et *Suppl.* III, p. 476 pour 1, 4, 27 et 29.

² Celle-ci a été aussi prise parfois pour une tête de jeune homme et qualifiée d'Aitôlos ou de Méléagre. Cf. Imhoof, *Monnaies grecques*, p. 145. Avec ses cheveux longs ondulés et son pétase la tête d'un des cavaliers de la chasse au sanglier (qui forme un côté du sarcophage de Sidon dit *sarcophage lycien*) présente une si frappante analogie avec l'Atalante de nos monnaies qu'on peut se demander si le sculpteur et le graveur n'ont pas eu un modèle commun.

que Scopas avait sculptée pour le fronton de Tégée. Les monnaies d'Atalante, avec ses cheveux flottant au vent, le mélange de fougue impétueuse et de grâce hautaine que respire le visage méritent pleinement d'être rapprochées des fragments retrouvés de ce fronton. Parmi eux, la tête qu'on a pris—à tort d'ailleurs—l'habitude de qualifier d'Atalante présente la même coiffure que l'Artémis de notre série d'Artémis-Étolie. Même coiffure encore dans l'Amazone sculptée par Scopas sur la frise du Mausolée;¹ et l'on y retrouve ce dévoilement hardi de sa *Ménade au cheveau* dont les cheveux flottent au vent comme ceux de l'Atalante de nos monnaies. Moins nue, l'Atalante de Tégée, dans la violence de la lutte, laissait pourtant sa courte tunique découvrir son flanc et son sein. C'est cette fière semi-nudité que nous avons retrouvée dans l'Étolie de nos monnaies et l'on sait qu'on a attribué à Scopas ou à son école la fameuse *Diane à la biche*² où la déesse, qui n'est pas plus vêtue que notre Étolie, avance avec la même hardiesse tranquille et noble que l'Atalante de Tégée. Nous avons aussi rappelé⁴ qu'on avait précisément proposé de voir dans cette *Diane à la biche*, dans l'Apollon du Belvédère et dans une Athéna du Capitole les répliques de l'ex-voto offert à Delphes par les Étoliens.

Ce faisceau d'indices n'amène et-il pas à penser que, si ce n'est à un élève direct de Scopas, c'est du moins à un sculpteur qui s'inspirait de ses œuvres, que les Étoliens commandèrent la statue qui devait personnifier leur patrie à Delphes? Un autre rapprochement va fortifier cette conjecture, tout en facilitant notre choix entre les deux types auxquels se rapportent nos figures de l'Étolie.

L'Étolie apparaît, en effet, sur nos monnaies en deux types principaux (I et II), qui présentent chacune plusieurs variétés.

I. Dans les séries I et III.

L'Étolie est assise, la lance dans la main droite, l'épée au fourreau dans la gauche.

1. Dans la série I, l'épée repose sur la cuisse.

A. C'est l'extrémité qui repose sur la cuisse gauche, la poignée dans le champ;

a. l'épée est tenue verticale 6, 6b, 7,

b. l'épée est tenue oblique 15, 15a,

c. l'épée est tenue parallèlement, à la cuisse son obliquité approche de l'horizontale 10, 11, 12, 13a,⁴

d. elle atteint l'horizontale 13a.⁵

¹ Cf. Collignon, *Scopas et Praxitèle*, fig. 9.

² Cf. Collignon, *ibid.*, fig. 5.

³ Sur cette attribution, cf. Collignon, *Histoire de la sculpture grecque*, II, p. 321.

⁴ Cf. plus haut p. 179.

⁵ Dans 13 et 13a, la pointe de l'épée repose contre le bas-ventre; dans 7 sur le genou gauche.

B. C'est la poignée qui repose contre la cuisse gauche, l'extrémité qui s'avance dans le champ; elle s'avance

a. horizontale 5, 8;

b. obliquant en l'air légèrement 9;

c. obliquant en l'air fortement 4, 14.

2. Dans la série III (plus l'unique statère de la série I, 11), l'épée repose sur la cuisse droite; elle peut être tenue:

a. horizontale 41, 42;

b. obliquant en l'air légèrement 34, 38, 40, 43;

c. obliquant en l'air fortement 37.

II. Dans la série II:

L'Étoie est assise, la lance dans la main droite, l'épée au fourreau pendant au côté gauche,¹ la main gauche tendue soutenant une Nikè ailée qui porte une couronne.

1. La Nikè semble voler vers la gauche, c'est-à-dire vers l'Étoie, 16, 21.

2. La Nikè semble voler vers la droite, c'est-à-dire s'éloigner de l'Étoie, pour se diriger vers le trépied, le trophée ou l'Artémis qui occupent le champ à droite: 1, 2, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29.

Des différences moins importantes sont encore présentées:

1. par la lance qui peut-être

a. lisse: 3, 4, 5, 6*a-b*, 11, 12, 13, 13*a*, 14, 15, 15*a*, 16, 17, 18, 19-26, 28, 30, 31, 32, 33, 41.

b. noueuse: 1, 2, 5, 7, 8, 9, 10, 27, 29, 34, 35, 36, 37, 38,² 39, 40, 42, 43.

2. par les pieds qui peuvent être;

a. tous deux ramenés contre la base: 4, 5, 6*a-b*, 8, 9, 10.

b. le gauche contre la base, le droit détaché s'avancant plus ou moins dans le champ: 1, 2, 3, 7, 11, 12, toutes les séries II et III.

Trois autres particularités méritent d'être notées:

le pied gauche peut-être posé sur un casque (11, 12) ou sur l'extrémité d'un bouclier (7);

la lance, qui tombe en général dans le pavillon du *carnyx*, peut tomber en arrière (6*a*, 13*b*) ou sur l'extrémité d'un bouclier (7, 15);

un pan du manteau de l'Étoie peut retomber jusqu'à la base et descendre plus ou moins vers sa droite (5, 15, 15*a*).

¹ Dans cette série, l'épée semble plus longue; mais l'extrémité de la poignée et l'extrémité du fourreau sont formées de même par deux renflements sphériques; dans de rares pièces, au lieu de ce pommeau en *capulus*, la poignée semble s'évaser et se subdiviser, (13 notamment.) Comme on ne voit sur l'Étoie de la série II aucun baudrier traversant sa poitrine tandis que la ceinture y est souvent très nette (1, 20, 27, 27) c'est comme ceinturon plutôt que comme baudrier qu'il faut considérer la courroie qui forme boucle au haut du fourreau dans les séries I et III.

² On a remarqué qu'un corps serpentiforme semblait s'enrouler sur la lance de 38. Serait-ce par assimilation au serpent qui s'enroule autour du bâton noueux d'Hygie?

Or, les trois particularités que présentent les pièces 5, 7, 11, 12, 15 et 15a sont de celles que l'étude de la base de Delphes nous a déjà amenés à supposer pour la statue: un pied sur l'extrémité d'un bouclier et l'autre s'avançant dans le vide, le talon de la lance s'enfonçant sur le bord d'un autre bouclier, un pan de la draperie descendant vers la droite de la base. Les pièces appartiennent toutes au type I et, sauf 5 qui n'est connue que par Mionnet, au sous-type I A. C'est déjà une forte présomption qui indique que ce serait ce sous-type qui reproduirait le plus fidèlement la statue de Delphes. D'autres indices s'y ajoutent. Sauf 7 qui n'est connue que par une mauvaise reproduction, toutes les pièces de ce sous-type portent la lance lisse. Or, n'est il pas évident que la lance noueuse eut fait fort mauvais effet en bronze, alourdissant cette arme qui devait donner, lisse et mince, tant d'élévation au monument? Par contre on comprend que le graveur étolien ait préféré reproduire cet épieu noueux, l'arme qui caractérise aujourd'hui encore les pâtres des montagnes étoliennes.

La *Nikè* aussi eut sans doute singulièrement alourdi l'original tandis que la présence du trophée ou du guerrier étolien dans le champ de la monnaie devait suggérer au graveur de le faire ainsi couronner par la Victoire même.

Sans doute, pour cette Victoire portée à bout de bras, on pourrait invoquer l'analogie de la *Parthénos*; mais on sait précisément que celle-ci pesait si lourdement sur le bras de la statue colossale que Phidias dut donner une colonne pour support à la main qui la portait. Un support de ce genre n'était pas possible dans notre statue; même sans que la main portât rien, le sculpteur paraît avoir été soucieux d'assurer sa stabilité en la rattachant au corps de la statue; c'est à quoi lui servit l'épée dont il lui mit le pommeau dans la main tandis que la pointe s'appuyait sur la cuisse gauche. Épée ainsi placée dans la main gauche, pied sur un casque, bouclier à côté du siège, ne sont-ce pas, d'ailleurs, autant de traits qu'il retrouvait dans la seule statue qui, à notre connaissance, put lui fournir à un certain degré le modèle pour son Étolie se reposant, victorieuse, sur les armes conquises? C'est l'Arès Ludovisi qu'on s'accorde à attribuer à Scopas; et nous sommes ainsi ramenés, pour la disposition du monument comme nous l'avons été pour l'habillement et pour l'allure de l'Étolie, à l'école du grand sculpteur de Paros.

Nous venons de tirer de l'étude indépendante de la base de Delphes et des monnaies, puis de la confrontation des résultats obtenus, tout ce qu'elles pouvaient donner sans avoir recours aux documents écrits. C'est à eux maintenant qu'il convient de nous adresser. Nous devons leur demander avant tout l'explication historique de l'ex-voto étolien: et ce que furent

« ces atrocités de Kallion » dont il commémorait la vengeance, et quels succès remportés sur les Macédoniens ont pu autoriser les Étoliens à placer leurs boucliers à côté de ceux des Gaulois. Des problèmes plus particuliers, qu'on a été obligé de laisser provisoirement sans réponse, trouveront aussi leur solution dans cette enquête historique :¹ pourquoi une roue de char et un ballot de butin figurent sur la base delphienne, pourquoi une des monnaies étoliennes porte un A sur un bouclier gaulois, un ΛΥ sur un bouclier macédonien et pourquoi d'autres présentent le monogramme épirote. On verra qu'ici comme partout, quand on sait les interroger, les monuments, les monnaies et les textes se prêtent un mutuel appui pour permettre de reconstituer toute une page d'histoire.

III.

Les hostilités entre l'Étolie et la Macédoine remontent au lendemain de la mort d'Alexandre. Pour comprendre le rôle que les Étoliens jouèrent lors de l'invasion gauloise, autant que pour résoudre les questions particulières qu'on vient de poser, il importe de résumer le peu que l'on sait des luttes qui, en moins d'un demi-siècle, firent aux Étoliens une place prépondérante dans la Grèce du Nord.

Le désir de s'en emparer aux dépens de la Macédoine les amène, dès 323, à s'allier avec Athènes dans la guerre lamiaque.² Le prétexte était l'ordre que leur avait donné Alexandre de rendre à l'Acarnanie le pays des Oiniades dont ils s'étaient emparés en chassant ceux des habitants qui leur résistaient. Loin d'y obtempérer, ils maintinrent leur main-mise et les Ἀκαρνανες ἐς τὸ Αἰτωλικὸν συντελοῦντες,³ que Pausanias mentionne parmi les alliés d'Athènes dans la guerre lamiaque, doivent être les Oiniades. Ils entraînent aussi les gens d'Ambrakia, d'Alyzeia et de Leucade, les Molosses du parti d'Aryptaios, les Thessaliens sauf les Pélinnés, les Athamanes, les Perriaibes, les Phocidiens, les Locriens, les Ainianes, les Dolopes, les Doriens, les Oitaiens à l'exception de ceux d'Hérakleia, les Maliens à l'exception de

¹ Approfondir toutes les questions que soulève tout nouvel examen de ces périodes encore si obscures amènerait à écrire tout un livre à propos de notre base. Pour l'éviter, j'ai dû ne pas donner les preuves de plusieurs affirmations plus ou moins nouvelles. J'espère les développer un jour dans mes thèses que le présent mémoire intéresse toutes deux : *Pyrrhos d'Épire et Histoire des Gaulois d'Orient*.

² Diodore, XVIII, 111. Le peu que l'on sait des Étoliens antérieurement à cette guerre a été réuni par Hofmann, *Aitolien vor das Lamische Krieg* (1908).

³ Pausanias, I, 25, 4. Cf. Salvetti, *Ricerche storiche intorno alla Lega Etolica* dans les *Studi* de Beloch, tom. II, p. 103.

ceux de Lamia, les Phliotes à l'exception de ceux de Thèbes.¹ Tous ces peuples ne s'allièrent aux Athéniens et aux Étoliens que lorsque Léosthénès, passant par l'Étolie, eut amené ses 8000 mercenaires et 7000 Étoliens prendre à revers les Thermopyles. Pris entre son armée et le reste des forces athéniennes, les Macédoniens et leurs partisans furent écrasés en Béotie et Antipatros, accouru trop tard, dut s'enfermer dans Lamia.² Il est possible que les Étoliens cherchèrent dès lors à s'assurer des Thermopyles en faisant entrer les Oïtaiens dans leur Ligue; mais ils durent rappeler bientôt leur armée à la défense de l'Étolie; elle semble avoir été attaquée alors par les Acarnaniens appuyés par la flotte macédonienne qui venait de tailler en pièces celle des Athéniens aux bouches de l'Achéloos.³ Cette diversion les empêcha ainsi d'être atteints par le désastre de Krannon (322) et leurs forces demeuraient intactes. Aussi, la Grèce pacifiée, Antipatros et Kratéros se décidèrent-ils à marcher avec 30,000 fantassins et 2,500 cavaliers contre les Étoliens qui restaient seuls en armes. Sans se désespérer, ceux-ci, évacuant leurs villes ouvertes et transportant les femmes, les enfants et les vieillards dans leurs places les plus fortes, tinrent campagne avec 10,000 hommes d'élite. Après avoir subi de grandes pertes, Antipatros et Kratéros annoncèrent l'intention d'hiverner en Étolie; occupant toutes les vallées fertiles, ils allaient réduire les Étoliens par la famine quand les succès de Perdikkas les obligèrent à diriger sans retard leurs forces sur l'Asie.⁴ La paix conclue en hâte avec les Étoliens les privait sans doute de leurs accroissements, tant du côté de l'Acarnanie que de celui des Thermopyles.⁵ Mais, à peine Antipatros eut-il passé en Asie, les Étoliens s'allièrent avec Perdikkas et, pour forcer son adversaire à retourner en Europe, envahirent la Thessalie avec 12,000 fantassins et 400 cavaliers, sous le stratège Alexandros.⁶ Sur leur

¹ Diodore, XVIII, 11 et 16, II, 182. Cf. Niese, *Gesch. d. griech. u. maked. Staaten*, I, p. 202. Que Delphes entra dans le mouvement anti-macédonien, on peut le conclure du fait que les honneurs accordés en 343/2 à Aristote (*BCH.*, 1898, p. 269) furent alors abolis (Aelian. V. H., XIV, 1).

² Diodore, XVIII, 9.

³ Diodore, XVIII, 15. Cf. Niese, I, p. 207.

⁴ Diodore, XVIII, 24-25.

⁵ On verra, en effet, plus bas que les *Oiniadai* étaient de nouveau indépendants en 314; quand aux Thermopyles, il n'y a aucun raison de supposer que les Étoliens les aient réoccupés avant 317.

⁶ Diodore XVIII, 38. Je ne fais, dans le passage suivant, que paraphraser ce chapitre de Diodore. En voici la partie la plus importante pour nous: ἐν παρόδῳ δὲ τοὺς Ἀμφισσεῖς Λοκροὺς πολιορκήσαντες τὴν τε χώραν αὐτῶν κατέδραμον καὶ τινα τῶν πλησίον πολιματίων εἶλον· ἐνίκησαν δὲ μάχῃ τὸν Ἀντιπάτρου στρατηγὸν Πολυκλῆν καὶ τοῦτόν τε καὶ τῶν στρατιωτῶν οὐκ ὀλίγους ἀνείλον· τῶν δὲ ζωγρηθέντων οὐς μὲν ἀπέδοντο, οὐς δὲ ἀπελύτρωσαν· μετὰ δὲ ταῦτα εἰς Θετταλίαν ἐμβalόντες κτλ. Les Étoliens doivent donc avoir envahi la Locride Ozole, d'un part en suivant la côte depuis Naupacte que Philippe leur avait donnée (Strabon, IX, 427), d'autre part en prenant le chemin direct qui même de Lidhoriki—près de l'antique

chemin, ils dévastèrent la Locride et y prirent plusieurs petites places, mais échouèrent devant Amphissa; ils battirent en bataille rangée le stratège d'Antipatros, Polyklès, et le tuèrent avec beaucoup des siens; des prisonniers, ils mirent les uns en vente, les autres à la rançon. Entrant alors en Thessalie—ils avaient donc remonté sans doute d'Amphissa par la Doride et rencontré l'armée macédonienne au passage du Spercheios—ils persuadèrent à la plupart des Thessaliens de se joindre à eux contre Antipatros et, bientôt, leur nombre se trouva porté à 25,000 fantassins et 1500 cavaliers. Mais, de nouveau, une invasion des Acarnaniens allait les arrêter dans leurs succès. Apprenant que leur pays était ravagé et leurs villes assiégées, ils ramenèrent en hâte leurs propres forces en Étolie, laissant à la tête de leurs alliés le Pharsalien Ménon.¹ Ils eurent bientôt fait de repousser les Acarnaniens; mais, profitant de leur absence, Polyperchon, laissé en Macédoine par Antipatros, accourut avec des forces imposantes, battit et tua Ménon et remit la Thessalie sous la joug macédonien (321).

Antipatros, qui prenait alors même la place de Perdikkas, n'eut pas le temps de tirer vengeance des Étoliens. Lorsqu'il mourut, en 319, Polyperchon, auquel il laissa le pouvoir suprême, et que menaça aussitôt l'ambition jalouse du fils d'Antipatros, Kassandros, crut sans doute plus opportun de s'allier avec les Étoliens. On peut croire qu'il y fut poussé par Olympias et par son cousin Aiakidas d'Épire, puisque Aiakidas avait été le compétiteur de cet Aryptaios dont on a vu que les Molosses avaient été seuls à ne pas s'allier aux Étoliens en 323. Aucun texte ne fait mention de cette alliance; mais la suite des faits paraît l'impliquer.

Dès 317, en effet, on voit les Étoliens occuper les Thermopyles quand Kassandros remonte du Péloponnèse qu'il vient de reconquérir sur Polyperchon pour le poursuivre en Macédoine. Ne voulant pas se risquer à emporter le passage de vive force, Kassandros fait passer ses troupes en Thessalie sur des bateaux et radeaux réunis en Eubée et en Locride.² Les Étoliens occupaient probablement encore les passes l'année suivante puisque, après le triomphe de Kassandros en Macédoine, Polyperchon va rejoindre Aiakidas en Thessalie et se retire avec lui en Étolie.³ Mais Kas-

Kallion, comme on le verra—à Amphissa. S'ils ont suivi ce chemin, au lieu de passer directement dans la vallée du Spercheios par l'Étolie de Nord, c'est évidemment qu'ils voulaient profiter pour soumettre la Locride de la grande armée qu'ils avaient réunie. Le fait qu'ils ne purent prendre Amphissa n'empêche pas de croire qu'ils ont remonté au Nord par la Doride (le chemin du Khani de Gravia) pour déboucher dans la vallée du Spercheios entre le Kallidromos et l'Oita. Peut-être ont-ils cherché dès lors aussi à s'emparer d'Hérakleia qui gardait le débouché de cette route.

¹ C'est évidemment le même Ménon qui commandait la cavalerie thessalienne dans la guerre lamiaque (Diodore, XVIII, 14).

² Diodore, XIX, 35.

³ Diodore, XIX, 52.

sandros avait dû s'en rendre maître quand, en 314, il entreprit sa grande campagne contre les Étoliens qui étaient devenus en Grèce les plus fidèles alliés de ses ennemis : Antigonos et Polyperchon. Nous devons à Diodore quelques détails sur cette campagne. Comme à l'ordinaire, les Étoliens se trouvaient alors en guerre avec leurs voisins d'Acarnanie. Kassandros s'allie avec eux et les convoque sur les bords du Kamylos,¹ dans l'Étolie du Nord, où il dresse son camp et leur conseille d'abandonner leurs châteaux et villages pour se retirer dans quelques villes fortes. La plupart se concentrent à Stratos; les Oiniades et quelques autres à Saurias, les Dériens avec d'autres à Agrinion. Laisant alors son lieutenant Lykiskos avec des forces imposantes pour seconder les Acarnaniens, Kassandros marche droit sur Leucade qui se rend à lui. De là, remontant le littoral de l'Adriatique, il va prendre d'assaut Apollonia, se rend maître d'Épidamne, bat le roi d'Illyrie, Glaukias, et l'oblige à entrer dans son alliance. Pendant qu'il menait dans le Nord cette brillante campagne, les Étoliens, au nombre de 3,000, vont assiéger Agrinion; les défenseurs se rendent sur la promesse de la vie sauve et les Étoliens les massacrent traîtreusement.² Aussi, en 313, Kassandros doit-il envoyer contre eux une nouvelle armée sous le commandement de son frère Philippos. Celui-ci pousse jusqu'en Acarnanie, puis commence à ravager l'Étolie quand lui parvient la nouvelle qu'Aiakidas, qu'il avait chassé d'Épire, y est rentré et y réunit une forte armée. Pour ne pas lui laisser le temps de s'unir aux Étoliens, Philippos marche aussitôt contre Aiakidas et le bat; mais celui-ci, rassemblant les débris de son armée, fait sa jonction avec les Étoliens. Philippos lui inflige une nouvelle défaite dans laquelle l'Épirote trouve la mort. Les Étoliens, incapables de tenir en rase campagne, se retirent dans leurs montagnes les plus inaccessibles et invoquent le secours d'Antigonos.³

Cette suite des événements, toute mal connue qu'elle soit, paraît rendre vraisemblable que Lykiskos ait été taillé en pièces en 314 par les Étoliens. On ne saurait évidemment en apporter la preuve positive. Mais ne s'explique-t-on pas mieux, en l'admettant, et que les Étoliens aient pu, sans recevoir de châtement immédiat, massacrer les Acarnaniens que Lykiskos avait été chargé de défendre? Ne s'explique-t-on pas mieux aussi pourquoi

¹ Sur l'indification du Kamylos (la rivière d'Agrapha) cf. Woodhouse, *Ætolia*, p. 301. Heuzey, *Le Mont Olympe et l'Acarnanie*, p. 434 croit que Saurias est le nom de la vieille forteresse des Oiniades, l'Οἰναία ἢ παλαιὰ à mi-chemin entre la mer et Stratos, abandonnée au temps de Strabon (X, 22). Les beaux murs qu'on voit à Παλαιο - Μανί seraient ceux que Kassandros aurait fait construire alors.

² Diodore, XIX, 67.

³ Diodore, XIX, 74. Pausanias, I, 11, 4 ajoute seulement que c'est à Oiniadai qu'Aiakidas fut tué. L'intervention d'Antigonos put sauver les Étoliens. Mais l'Acarnanie resta aux mains de Kassandros (Plut. *Pyrrh.*, 6).

il fallut envoyer, l'année suivante, une nouvelle armée macédonienne et pourquoi celle-ci pousse droit en Acarnanie? Ne s'agirait-il pas pour elle de rallier les débris des troupes de Lykiskos avant d'entreprendre la campagne qui devait venger sa défaite?¹ Et n'est-ce pas le début du nom de Lykiskos qu'il faut voir dans les lettres ΛΥ dont nous cherchons à expliquer la présence du milieu du bouclier macédonien figuré sur une des variétés de nos monnaies?

Pour vérifier cette hypothèse, voyons si, dans l'histoire des hostilités qui se sont poursuivies entre les Étoliens et les Macédoniens jusqu'à l'invasion des Gaulois, se trouvent des événements qui auraient meilleure chance d'être commémorés dans le monument de Delphes.

Cet aperçu, où l'on essaiera de préciser certains points de cette histoire encore si obscure, sera d'autant moins hors de notre sujet qu'il permettra de comprendre la situation privilégiée dont les Étoliens jouissaient à Delphes lors de l'invasion des Gaulois et l'état de leurs relations tant avec la Macédoine qu'avec l'Épire. On verra comment la Ligue Étolienne était parvenue à devenir, à côté de ces deux royaumes, l'état prépondérant dans la Grèce du Nord.

Jusqu'à la période de 294-289, qui est essentielle dans cette histoire, nous ne disposons encore que de quelques notices de Diodore. Elles sont, d'ailleurs, caractéristiques. En 313, on voit Antigonos conclure alliance à la fois avec les Étoliens et avec les Béotiens.² On peut donc soupçonner que, lorsqu'en 309, les Béotiens ferment à Polyperchon,³ devenu leur adversaire, les Thermopyles, les Étoliens agissaient de concert avec eux. En tout cas, les Étoliens paraissent assez puissants pour que ce soit par leur médiation que se conclut, en 304, la paix entre les Rhodiens et Antigonos.⁴ A la fin de la même année, lorsque son fils Démétrios a chassé de Béotie et d'Attique les garnisons de Kassandros, il renouvelle son alliance avec les Étoliens comme avec les Béotiens. Après avoir mis garnison à Héraikleia, il proclame la liberté des peuples de la région des Thermopyles: Kassandros s'en était donc rendu de nouveau maître.⁵

Aussitôt après la défaite de Démétrios à Ipsos (301), Kassandros essaya de remettre la main et sur l'Attique et sur l'entrée de la Béotie. Mais

¹ On ne peut tirer argument contre cette conjecture du silence de Diodore. Il est bien connu que son ouvrage n'est qu'un tissu d'*excerpta* et, dans cette partie, il paraît se servir surtout d'historiens macédonophiles, comme Hiéronimos de Kardía, lieutenant d'Euménès, puis de Démétrios; ils ne devaient pas insister sur une défaite infligée aux armes macédoniennes par les Étoliens, considérés presque comme des barbares.

² Diodore, XIX, 75.

³ Diodore, XX, 28.

⁴ Diodore, XX, 99.

⁵ Diodore, XX, 100; Plutarque, *Dém.* 23.

l'Athénien Olympiodoros alla par mer implorer le secours des Étoiliens. Il semble que ce soit leur armée qui ait contraint Kassandros à lever le siège d'Élatée et à abandonner son projet d'invasion de l'Attique¹. Reconnaisants, les Élatéens élevèrent en souvenir de leur délivrance un lion de bronze à Delphes: Pausanias le mentionne précisément avant le trophée des Étoiliens.² Que les Étoiliens dominaient dès lors à Delphes, c'est ce que fera ressortir, je crois, un examen des textes relatifs aux événements de la période 294-89. Comme il importe d'en établir définitivement la chronologie, je citerai *in-extenso* les passages les plus importants, traduisant ou résumant les autres.

I. Plutarque, *Pyrrh.*, VII, 2: Ἦν μὲν οὖν καὶ πρότερον αὐτῷ πρὸς τὸν Πύρρον ἐγκλήματα καὶ καταδρομαὶ τῆς Θεσσαλίας ἐγεγόνεισαν ὑπ' ἐκείνου καὶ μᾶλλον ἔτι μετὰ τὴν τῆς Δηιδαμείας τελευτήν.

Le πρότερον se réfère à l'assassinat par Démétrios du roi de Macédoine, Alexandros, fils de Kassandros, assassinat par suite duquel Démétrios devient roi de Macédoine. Cet événement se place en automne 294 (Plut. *Dém.* 37; *Pyrrh.* 7, 1). La mort de Déιδαμεία, la sœur de Pyrrhos que Démétrios avait épousée en 303 (Plut. *Dém.* 25), a eu lieu en 297 (*ibid.* 32). Quant aux razzias de Pyrrhos en Thessalie, on verra qu'il en a menées pendant que Démétrios assiégeait Thèbes pour la seconde fois, au printemps 290. Mais, puisque Plutarque place des razzias en Thessalie avant l'automne 294, on peut admettre que Pyrrhos en a déjà tentées dès qu'il fut monté sur le trône épirote, comme membre de la grande coalition qui se forma contre Démétrios pendant que celui-ci assiégeait Athènes (automne 295—printemps 294). Le récit des événements relatifs au meurtre d'Alexandros atteste que la Thessalie n'en demeura pas moins aux mains de Démétrios.

II. *Ibid.* 3. Ἐπεὶ δὲ καὶ κατασχόντες ἀμφοτέροισι Μακεδονίας συνέπιπτον εἰς τὸ αὐτὸ καὶ μείζονας ἐλάμβανε προφοράς ἢ διαφορὰ, Δημήτριος μὲν ἐπ' Αἰτωλοῦς στρατευσάμενος καὶ κρατήσας Πάνταυχον αὐτόθι μετὰ πολλῆς δυνάμεως καταλιπών, αὐτὸς ἐβάδιζεν ἐπὶ Πύρρον καὶ Πύρρος ἐπ' ἐκείνον, ὡς ἤσθητο. Pyrrhos, pour prix de l'aide accordé en 294 au roi de Macédoine Alexandros contre son frère Antipatros, avait reçu de lui les provinces de Tymphaia et de

¹ Pausanias, I, 96, 3; X, 34, 3.

² Pausanias, X, 18, 7. Voir les notes de l'édition Hitzig-Blümner, I, p. 283. En 307/6, les Athéniens avaient consacré à Delphes un trophée prélevé sur les armes prises aux garnisaires de Kassandros (voir ma note à ce sujet dans *Revue des Études Anciennes* 1911, p. 43). En même temps les Phocidiens élevaient à Élatée une statue à Ξάνθιππον Ἀμφαρέτου Φωκίου ἐλευθερώσαντα Ἐλάτειαν (*BCH.*, 1899, 338). Il est probable qu'il avait suffi à l'armée étolienne de marcher au secours d'Élatée; le siège dut être levé sans bataille et, si les Étoiliens barraient en force la vallée du Képhisis, on comprend que Kassandros ait renoncé à renouveler la marche de Philippe. S'il avait livré une bataille, il serait étrange qu'on ne le sut pas.

Parauaia, limitrophes entre l'Épire et la Macédoine, et, parmi les régions soumises à la Macédoine par Kassandros, Ambracie, l'Acarnanie et l'Amphilochie (Plut. *Pyrrh.* 6). A la fin de la même année, on a vu que Démétrios se rendait maître du reste de la Macédoine. C'est donc à partir de ce moment que l'on peut dire «qu'ils étaient maîtres l'un et l'autre d'une partie de la Macédoine».¹

III. *Ibid.* 4-7. Plutarque raconte comment les deux ennemis qui se cherchaient — Démétrios venant de l'Étolie conquise,² Pyrrhos descendant d'Épire pour la délivrer — ne se rencontrèrent pas; puis, comment Pyrrhos livra bataille en Étolie à l'armée que Démétrios y avait laissée sous Pantauchos, pendant qu'il allait lui-même envahir l'Épire. Vainqueur de Pantauchos en combat singulier, Pyrrhos, par cet exploit, enflamme à tel point ses Épirotes qu'ils enfoncent la phalange macédonienne, la massacrent en partie et font 5,000 prisonniers.

Après sa victoire, Pyrrhos revint en Épire que Démétrios avait abandonnée à la nouvelle de la défaite de son lieutenant. Bientôt, apprenant que Démétrios était gravement malade, il envahit la Macédoine et poussa jusqu'à Édessa. Démétrios se porta à sa rencontre; n'étant pas en force pour lui résister, Pyrrhos se retira devant lui et conclut la paix (*Pyrrh.* 10; *Dém.* 43). C'est alors que Lysimachos, Ptolémaïos et Séleukos lui écrivent pour lui reprocher cette paix et pour l'engager dans la nouvelle coalition qu'ils formaient contre Démétrios. Pour l'y inciter, ils lui rappellent que Lanassa, la fille d'Agathoklès de Syracuse, qu'il avait épousée en 295 et qui lui avait apporté Corcyre en dot, venait de s'y retirer, après avoir donné un fils à Pyrrhos, en lui reprochant de lui préférer des femmes barbares.³ Elle y avait appelé Démétrios qui y était venu à la tête de sa flotte, l'avait épousée et avait laissé une garnison à Corcyre (*Pyrrh.* 9, 1; 10, 7). Or, tout un ensemble de faits permet de placer en 289 la formation de cette coalition. Les négociations avec Pyrrhos ont pu se poursuivre pendant l'hiver 289/8, puisque l'alliance apparaît conclue au

¹ C'est alors qu'ont du être frappées les monnaies de Démétrios avec la surcharge ΔP . Voir plus haut p.

² Si le Démétrios qui, selon Strabon (IX, 451), a détruit Vieux-Pleuron est bien le Poliorcète, Beloch (III, 1, p. 1) remarque avec raison que c'est dans cette campagne qu'il faut placer cet événement. Cf. l'art. de G. Corradi dans les *Mélanges Beloch*, 1910. Démétrios paraît avoir du à cette campagne le surnom d'*Aitôlikos*.

³ Beloch (III, 2, 105) a montré que Hélénos, le fils que Pyrrhos eut de la princesse illyrienne Birkenna, n'avait pu naître au plus tard qu'en 290. C'est donc en 291 que se placeraient le mieux l'infidélité de Pyrrhos et l'abandon de Lanassa. Il faut, d'ailleurs, expliquer que, suivant la chronologie que j'ai essayé d'établir, Pyrrhos ne paraisse pas sur le théâtre des événements en Grèce pendant la deuxième moitié de 291. Ne peut-on supposer qu'il fut absorbé par des guerres de frontière avec le roi Illyrien Bardylis, guerres auxquelles aurait mis fin son mariage avec la fille de Bardylis?

printemps de 288. Il est donc probable que c'est du printemps à l'automne de 289 qu'aura eu lieu la guerre entre Démétrios et Pyrrhos, tant en Étolie qu'en Macédoine.

IV. Plutarq., *Dém.* 39. Il montre, à la fin de 294, Démétrios devenu maître de la Macédoine, de la Thessalie, de la meilleure partie du Péloponnèse, de Mégare et d'Athènes. Pour rejoindre ses diverses possessions, il lui faut la Béotie. Il conclut d'abord une entente avec elle; puis, à l'instigation de Pisis de Thespies et avec l'appui d'une armée qu'amène le régent de Sparte Kléonymos,¹ la Béotie se révolte. Nous savons par Polyen (IV, 7, 11) que le lendemain du jour où le héraut de Démétrios avait porté sa déclaration de guerre aux Boiotarques réunis à Orchomène, il entra dans Chéronée. Plutarque le montre mettant aussitôt le siège devant Thèbes.² Kléonymos, épouvanté, se retire sans combattre, et les Béotiens se livrent à la merci du vainqueur. Celui-ci se borne à mettre des garnisons dans les villes et à en exiger de grandes sommes; il leur donne comme gouverneur Hiéronymos de Kardia et se montre très clément: Pisis, loin d'être châtié, est nommé politarque de Thespies.

Peu après (οὐ πολλῶ δὲ ὕστερον) Lysimachos est fait prisonnier par le roi des Gètes, Dromichaitès. Dès que lui en parvient la nouvelle, Démétrios part pour la Thrace dont il espère s'emparer en l'absence de son roi. Mais Lysimachos, remis en liberté par Dromichaitès, retourne en Thrace; en même temps, les Béotiens se révoltent une seconde fois. Démétrios revient de Thrace à marches forcées; il trouve les Béotiens déjà battus par son fils Antigonos et remet le siège devant Thèbes.

Comment dater ces événements? D'une part nous savons que c'est en 292 qu'a eu lieu la capture de Lysimachos; d'autre part, la première campagne en Béotie ne peut se placer qu'en 293. Quelque célérité qu'ait mise Démétrios à gagner la Thrace et à revenir de là en Béotie, on doit accorder six mois à ces événements. Lysimachos n'ayant pu passer le Danube qu'au printemps a dû être fait prisonnier au cours de l'été. Ce serait au début de 291 que Démétrios aurait commencé le second siège de Thèbes.

V. *Ibid.* 3: Πύρρου δὲ Θεσσαλίαν κατατρέχοντος καὶ μέχρι Θερμοπυλῶν παραφανέντος, Ἀντίγονον ἐπὶ τῆς πολιορκίας ἀπολιπὼν αὐτὸς ὤρμησεν ἐπ' ἐκεῖνον. Ὅξέως δὲ φυγόντος, ἐν Θεσσαλίᾳ καταστήσας μυρίους ὀπλίτας καὶ χιλίους ἰππεῖς αὐθις ἐπέκειτο ταῖς Θήβαις.

Comme il est peu probable que Pyrrhos se soit risqué dans les mon-

¹ Beloch (III, I, 231, p. 1) a conclu avec raison que les Étoliens devaient être d'accord avec Kléonymos. Démétrios étant maître de Mégare et de Corinthe (Plut. *Dém.* 39 et 43), les Spartiates ne pouvaient passer dans le Péloponnèse qu'entre Rhion et Anti-Rhion, passage gardé par les Étoliens.

² Ce fut probablement le résultat de la bataille d'Onchestos où périt l'illustre Eugnotos d'Akraiphiai dont on a retrouvé l'épithaphe (Perdrizet, *BCH.*, 1900, p. 70).

tagnes qui le séparaient des Thermopyles en hiver, ce serait au printemps dans l'été de 291 que son invasion se placerait le mieux. La suite du récit de Plutarque implique que le siège dura encore quelques mois. D'ailleurs, à la fin du chapitre, il nous fournit une précieuse indication chronologique: Ταῖς μὲν οὖν Θήβαις οὐπω δέκατον οἰκουμέναις ἔτος ἀλῶναι δις ἐν τῷ χρόνῳ τούτῳ συνέπεσε.¹ Τῶν δὲ Πυθίων καθηκόντων πρᾶγμα καινότατον ἐπέτρεψεν αὐτῷ ποιεῖν ὁ Δημήτριος. Ἐπεὶ γὰρ Αἰτωλοὶ τὰ περὶ Δελφοῦς στενά κατεῖχον, ἐν Ἀθήναις αὐτὸς ἤγε τὸν ἀγῶνα καὶ τὴν πανήγυριν, ὡς ἂν προσῆκον αὐτόθι μάλιστα τιμᾶσθαι τὸν θεόν, ὃς δὴ Πατρῴος ἐστὶ καὶ λέγεται τοῦ γένους ἀρχηγός.

Les *Pythia* se célébraient chaque troisième année de l'Olympiade, au mois delphien de Boukatios, correspondant au Metageitnion attique, notre août-septembre. La troisième année de la seule Olympiade qui puisse être en cause se place précisément d'août 290 à août 289. Puisque Plutarque établit une connexion immédiate entre la prise de Thèbes et la célébration des *Pythia* à Athènes, c'est donc en août 290 que devra se placer cette célébration. Que l'on ne puisse descendre jusqu'en août 289, c'est ce qui résulte de la suite du récit de Plutarque. Il nous montre, en effet, Démétrios retournant d'Athènes en Macédoine et y préparant aussitôt son expédition contre l'Étolie.

« Il partit en campagne contre les Étoliens et, après avoir ravagé leur pays, y laissant Pantauchos avec une partie considérable de son armée, il marcha contre Pyrrhos et Pyrrhos contre lui. Mais ils se manquèrent l'un l'autre; tandis que l'un dévastait l'Épire, l'autre tombait sur Pantauchos et lui livrait bataille; après en avoir reçu une blessure et lui en avoir rendu une en combat singulier, il l'obligea à se retirer, tailla en pièces une bonne

¹ On s'étonne que M. Holleaux n'ait pas tiré parti de cette phrase dans son mémoire sur l'inscription relative à la restauration de Thèbes (*REG.*, VIII, 1895, 7-41). Elle surprend au premier abord puisque l'on sait que cette restauration a été entreprise par Kassandros en 316/5, et l'on a pensé sans doute à corriger le chiffre ou à le tenir pour une erreur au Plutarque. Mais les ms. n'offrent pas de variante, l'affirmation de Plutarque est très précise et, pour un Béotien comme l'était l'historien de Chéronée, la date de la reconstruction de Thèbes ne devait pas être sujette à doute. Or, nous voyons par le fragment des souscriptions pour cette reconstruction commenté par M. Holleaux (cf. *Dittenberger*, *IG.*, VII, 2419; *Syll.* 176) que ces souscriptions ont continué après 304. C'est, en effet, à cette date que Démétrios offre celle qu'il prend sur les dépouilles de Rhodes; son nom a été martelé, évidemment pendant l'un des deux sièges de la ville. Mais deux autres noms de rois au moins étaient inscrits à la suite. M. Holleaux proposait d'y voir Kassandros et Lysimachos; Kassandros, mort en 297, fournirait ainsi une date *ante quem*. Tout en maintenant son nom, je pense que le texte de Plutarque interdit de descendre jusque là. Si, dans l'hiver de 291, la dixième année depuis la «réhabilitation» de Thèbes n'était pas achevée, c'est que la première se place en 300. A cette date, vainqueur à Ipsos depuis un an, Kassandros domine en Grèce. N'est-il pas très naturel qu'il en ait profité pour mettre la dernière main à l'œuvre commencée par lui en 316? L'inauguration solennelle de la nouvelle Thèbes aurait donc eu lieu en 300.

partie de son armée et fit 5.000 prisonniers» (41). Après une sorte de parallèle entre Démétrios et Pyrrhos qui remplit la fin du chapitre 41 et le chapitre 42, Plutarque reprend : « Or donc, Démétrios étant tombé très gravement malade à Pella, peu s'en fallut qu'il ne perdit toute la Macédoine, Pyrrhos l'ayant envahie en toute hâte et ayant poussé jusqu'à Edessa. Mais, dès que sa santé se rétablit, il le refoula sans peine et conclut avec lui un traité ». Vient ensuite le récit des préparatifs de guerre entre Démétrios et les autres diardoques confédérés contre lui. Nous avons vu que ces préparatifs se placent dans l'hiver 289/88. Il se confirme donc que la guerre entre Pyrrhos et Démétrios a occupé la bonne saison de 289 et que le séjour de Démétrios à Athènes ne peut se placer que dans celle de 290.

Un extrait bien connu de l'historien athénien contemporain Démocharès va nous permettre de serrer de plus près cette chronologie : « Dans son livre XXI, dit Athénée, Démocharès s'exprime en ces termes : Ἐπανελθόντα δὲ τὸν Δημήτριον ἀπὸ τῆς Λευκάδος καὶ Κερκύρας εἰς τὰς Ἀθήνας, οἱ Ἀθηναῖοι ἐδέχοντο οὐ μόνον θυμιῶντες καὶ στεφανοῦντες καὶ οἰνοχοοῦντες, ἀλλὰ καὶ προσόδια καὶ χοροὶ καὶ ἰθύφαλλοι μετ' ὀρχήσεως καὶ ᾠδῆς ἀπήντων αὐτῶ. . . » Puis Athénée cite d'après le l. XXII d'un autre historien contemporain, Douris de Samos, l'*ithyphallos* chanté alors par les Athéniens en l'honneur de Démétrios. Reproduisons le passage qui nous intéresse :

Πρῶτον μὲν εἰρήνην ποιήσον, φίλτατε·
 κύριος γὰρ εἶ σύ.
 Τὴν δ' οὐχὶ Θηβῶν, ἀλλ' ὅλης τῆς Ἑλλάδος
 Σφίγγα περικρατοῦσαν,
 Αἰτωλὸς ὅστις ἐπὶ πέτρας καθήμενος,
 ὥσπερ ἡ παλαιά,
 τὰ σώμαθ' ἡμῶν πάντ' ἀναρπάσας φέρει.
 κοῦκ ἔχω μάχεσθαι.
 Αἰτωλικὸν γὰρ ἀρπάσαι τὰ τῶν πέλας,
 νῦν δὲ καὶ τὰ πόρρω.
 Μάλιστα μὲν δὴ σχόλασον αὐτός· εἰ δὲ μή,
 Οἰδίπουν τιν' εὐρέ,
 τὴν Σφίγγα ταύτην ὅστις ἦ κατακρημνιεῖ
 ἢ σπίνον ποιήσει.

Au début de l'*ithyphallos*, on lit :

Ἐνταῦθα γὰρ Δήμητρα καὶ Δημήτριον
 ἅμα παρῆγ' ὁ καιρός.
 Χῆ μὲν τὰ σεμνὰ τῆς Κόρης μυστήρια
 ἔρχεθ' ἵνα ποιήσῃ.

Il n'y a donc aucun doute que c'est à l'occasion des grandes Éleusiniennes que cet *ithyphallos* fut chanté. Il en résulte qu'au 16 *Boédromion*, soit vers la fin de septembre, Démétrios se trouvait à Athènes. Il revenait de Corcyre. Or, nous avons vu que, dans l'hiver 289/8, les ennemis de Démétrios rappellent à Pyrrhos, comme un affront récent, que le Poliorcète vient de lui ravir Corcyre avec sa femme Lanassa. *Lithyphallos*, d'autre part, montre que, lorsqu'il a été prononcé, les Étoliens constituaient le plus grand danger pour Démétrios et qu'ils occupaient la route de Delphes. Tel était l'état de choses que nous avons constaté en août-septembre 290 et qui amena Démétrios à célébrer les *Pythia* à Athènes. On est donc amené à placer les *Éleusinia* auxquels assista Démétrios un mois après les *Pythia*. Si l'on veut prendre à la lettre l'expression de Démocharès: «Revenant de Leucade et de Corcyre, Démétrios fut reçu à Athènes...», on pourra placer son expédition dans le mois qui a pu séparer la célébration des *Pythia* de celle des *Éleusinia*. S'il ramenait triomphalement à Athènes la nouvelle épousee qui lui apportait Leucade et Corcyre en dot, l'ithyphallos prendra une toute autre saveur quand il s'écrie: «Voici que le temps heureux ramène et Déméter et Démétrios!... Salut à toi, ô fils du tout-puissant Poséidon et d'Aphrodite!»¹ Mais il en est de même si l'on ne prend pas littéralement l'expression de Démocharès. J'accorderais plutôt à l'expédition tout le printemps de 290. Nous obtiendrions ainsi la chronologie suivante:

Printemps 294	: Première razzia de Pyrrhos en Thessalie pendant que Démétrios assiège Athènes.
Été 294	: Pyrrhos rétablit Alexandros en Macédoine et reçoit en retour plusieurs provinces.
Automne 294	: Vainqueur d'Athènes, Démétrios fait assassiner Alexandros et devient roi de Macédoine. Il conclut un traité avec la Béotie.
Printemps 293	: Avec l'aide des Lacédémoniens et, sans doute, des Étoliens et de Pyrrhos, la Béotie se révolte.
Été - Automne 293	: Premier siège de Thèbes par Démétrios et réduction de la Béotie en province macédonienne.
Printemps 292	: Campagne de Lysimachos contre les Gètes.
Été 292	: Capture de Lysimachos; à cette nouvelle, Démétrios part pour la Thrace, espérant s'en rendre maître.

¹ Selon M. Svoronos, certaines pièces de Corcyre représenteraient Lanassa en Déméter (*BMC., Thessaly to Ætolia*, XIII, 17-18, XXIV, 4-5). Le culte de Déméter et de Koré était si développé à Syracuse qu'il ne serait pas étonnant que la fille d'Agathoklès se soit fait représenter en Déméter comme Arsinoë se fit déifier en Isis.

- Automne-Hiver 292 : Nouvelle révolte des Béotiens auxquels Antigonos, fils de Démétrios, inflige une défaite, en l'absence de son père.
- Printemps 291 : Démétrios, revenu de Thrace, met le siège devant Thèbes pour la deuxième fois.
- Été - Automne 291 : Suite du siège de Thèbes. IncurSION de Pyrrhos en Thessalie; les ÉtolienS occupent Delphes.
- Hiver 291 : Reddition de Thèbes. Démétrios se rend à Athènes. Lanassa, abandonnant Pyrrhos, se retire à Corcyre.
- Printemps - Été - Automne 290 : Démétrios à Athènes: il va épouser Lanassa et mettre garnison à Corcyre et à Leucade; en août il célèbre les *Pythia* à Athènes; en sept. les *Eleusinia*. Toujours maîtres de Delphes, les ÉtolienS terrorisent les Athéniens.
- Hiver 290/289 : Démétrios retourne en Macédoine et y prépare son expédition contre les ÉtolienS et contre Pyrrhos.
- Printemps 289 : Expédition de Démétrios en Étolie et en Épire. Victoire de Pyrrhos sur son général Pantauchos.
- Été 289 : Après la défaite de son armée en Étolie, Démétrios se retire à Pella où il tombe gravement malade; Pyrrhos en profite pour envahir la Macédoine jusqu'à Edessa.
- Automne 289 : Démétrios, rétabli, refoule Pyrrhos et conclut la paix avec lui.
- Hiver 289/8 : Pyrrhos entre dans la nouvelle coalition contre Démétrios.

La chronologie que je viens d'indiquer a déjà été entrevue par Wilamowitz et par Niese. Mais ils ne sont pas entrés dans les détails nécessaires à l'établir sans conteste et Beloch (III, 2, 200), entre autres différences, propose de placer en 291 l'expédition de Démétrios à Corcyre et la présence du roi aux grandes Éleusinies. Reprenons donc l'examen de ce point.

Après avoir reconnu qu'on n'a le choix qu'entre 291 et 290, Beloch adopte première date en s'appuyant sur le vers de l'*ithyphallos* où il est dit que le la «Sphinx étolien ne domine pas seulement sur Thèbes, mais sur l'Hellade entière». En 290, après la prise de Thèbes, argue-t-il, on ne pouvait plus dire que l'Étolien était maître de Thèbes. Il suppose donc que, pendant les deux mois qu'il fallut pour approcher l'hélépole des murs de la ville, Démétrios trouva le temps d'aller à Corcyre et d'en revenir par Athènes en y célébrant les grandes Éleusinies.

Cette absence du roi pendant un siège si important, alors que les Éto-

liens occupaient la Phocide, me paraît difficile à admettre.¹ Elle l'est l'autant plus qu'il résulte d'un fragment de Diodore (XXI, 14 Didot) que tout en assiégeant Thèbes, Démétrios dut réduire les autres villes de la Béotie. Enfin, je crois que l'expédition de Leucade et de Corcyre fut plus importante qu'on ne paraît le penser. Ce n'était pas à la légère qu'on pouvait tenter de mettre la main sur ces deux îles confinant l'une à l'Épire, l'autre à l'Acarnanie ajoutée à l'Épire en 294. C'étaient deux possessions essentielles pour prendre à revers Pyrrhos et les Étoliens ; elles ne l'étaient pas moins pour qui méditait une entreprise en Occident.² Le mariage avec Lanassa n'est pas le seul indice que Démétrios nourrissait de pareils projets ; il dut entrer dès lors en négociations avec Agathoklès qui, d'après un fragment de Diodore (XXI, 13), lui envoya son fils pour conclure une alliance avec lui ; Démétrios le reçut avec les plus grands honneurs et le renvoya en Sicile accompagné de son favori Oxythémis qui devait lui rendre compte de l'état des choses.

Cet ensemble de faits se place mieux, ce me semble, pendant le temps où, vainqueur de Pyrrhos et des Béotiens, Démétrios tient à Athènes une cour brillante. De plus, pense-t-on que les Athéniens, qui le comblaient d'adulations, aient osé lui conseiller de faire la paix—comme le dit l'*ithyphallos*—quand il n'avait pas encore réduit Thèbes révoltée pour la seconde fois ? Ce conseil me paraît être un conseil d'ordre général, qui tourne à la flatterie. Démétrios a interrompu ses loisirs d'Athènes pour courir une nouvelle aventure dans la mer ionienne ; on sait qu'il nourrit des projets d'expédition en Occident. Mais il y a un danger plus proche, un péril qu'Athènes redoute surtout. C'est contre lui qu'on veut diriger ses forces. On l'engage donc à faire la paix « car tu en es le maître » ajoute-t-on pour le flatter. Cette paix doit être générale : Pyrrhos, Lysimachos, tous les successeurs d'Alexandre, doivent y être compris. A cette paix universelle, il n'y aura qu'une exception, presque une condition : c'est l'Étolie, qu'on désigne aussitôt, et, pour enflammer contre elle le ressentiment du roi, on lui rappelle qu'elle est la cause principale de cette révolte de Thèbes qui lui a coûté tant de sang.

Si les Athéniens s'étaient exprimés en prose, ils auraient sans doute pu

¹ La présence de Démétrios pendant la mise en batterie de l'hélépole est précisément attestée par l'anecdote d'Athénée (X, 415a) que Beloch (III, 1, 233, 1) reporte avec raison d'un siège inconnu d'Argos à celui de Thèbes.

² Plutarque, *Pyrrh.* 9, nous apprend que Pyrrhos reçut Corcyre en 295 comme dot de Lanassa et nous savons, en effet, qu'en 297, Kassandros essayant de s'emparer de l'île, il en fut empêché par Agathoklès qui s'en rendit maître (Diod. XXI, 2 ; Plut. *De sera num. vind.* 12 ; *Regum apophth.*, p. 210-31). D'autre part, Pausanias (I, 11, 6) nous apprend que le premier acte de Pyrrhos fut de s'emparer de Corcyre. Je pense que c'est donc à Pyrrhos que Kassandros essayait de l'enlever ; Agathoklès n'aurait fait que la lui rendre.

résumer en ces termes les raisons qui devaient pousser Démétrios à réduire l'Étolie: «car elle n'a pas seulement dominé dans Thèbes, mais elle domine dans l'Hellade entière». En tenant compte des nécessités du vers, ne peut-on admettre que l'on ait exprimé la même pensée sous cette forme: «Sphinx dominateur, ce n'est plus celui de Thèbes, c'est celui de l'Hellade entière»? Et pourrait-on dire «ce n'est plus celui de Thèbes» si Thèbes résistait encore avec son aide? Quelle que soit l'exagération où l'adulation pousse les Athéniens, auraient-ils pu déclarer que, «assis sur le roc comme le Sphinx d'antan», les Étoliens, maîtres de Delphes, dominent l'Hellade entière, sans qu'il y ait quelque fondement à leurs dires? ¹

Malheureusement, aux textes déjà cités, on ne peut ajouter que deux indices qui n'ajoutent qu'une bien faible lumière.

C'est d'abord un texte de Polyen (III, 7, 2).² Après la prise d'Athènes par Démétrios, à la fin de 294, le chef de la défense, Lacharès, s'enfuit en Béotie. Il est probable que sa présence ne manqua pas de contribuer à la révolte des Béotiens. Quand Démétrios mit le siège devant Thèbes, il s'y enferma. La ville prise, il se réfugia dans les égouts. Trois ou quatre mois plus tard, il réussit à s'enfuir à Delphes; de là, il se rendit auprès de Lysimachos.

N'y a-t-il pas là un indice que Delphes était dès lors au pouvoir des ennemis de Démétrios, que les Étoliens, s'ils ne l'occupaient pas encore, y dominaient du moins?

D'autre part, les inscriptions attestent que l'Attique fut menacée d'une invasion de 293 à 290. C'est le décret en l'honneur du stratège ἐπ' Ἐλευσίνων Aristoménès de Leukonoé³ qui est remercié pour les services rendus dans les préparatifs de la défense ἐπὶ Λυσίου ἀρχοντος ἐν ᾧ ἐνιαυτῷ ὁ πόλεμος ἐγένετο (293/2); sous Kimon (292/1), nommé stratège pour Éleusis il veille à la bonne garde des forts; renommé au même commandement, sans doute

¹ C'est sans doute alors que, pour légitimer leur mainmise sur Delphes, les Étoliens prétendirent que c'est leur héros Eurybates qui l'avait délivrée de la Lamia. Sur cette version toute politique due aux *Aitolika* de Nikandros, cf. Vollgraff, *Nikander und Ovid*, 1909, p. 130). N'y a-t-il pas lieu de rappeler que c'est précisément Lamia que s'appelait la maîtresse toute puissante de Démétrios à Athènes?

² Texte en contradiction, d'ailleurs, avec celui de Pausanias (I, 25, 7) selon lequel Lacharès aurait été massacré par les habitants de Koroneia. Mais le récit de Pausanias est empreint d'un caractère nettement légendaire. Si l'on veut concilier les deux récits, ne pourrait-on supposer que Lacharès, lors de la deuxième révolte, revint en Béotie, porteur des encouragements, peut-être des présents de Lysimachos? C'est alors qu'il aurait été massacré par les gens de Koroneia désireux de s'emparer de ses richesses.

³ *IG.*, IV, 2, n. 614b; *Sylloge*, 192. Avec Beloch (III, 2, p. 37b) et Swoboda (art. *Dimocharès* du Pauly-Wissowa), je ne crois pas que le τετραετής πόλεμος à la suite duquel Dimocharès conclut la paix avec Athènes et la Béotie soit la guerre entre Démétrios, les Béotiens et les Étoliens comme le veut G. de Sanctis (*Studi di Storia antica*, II, p. 50).

l'année suivante (291/0), il s'occupe de la mise en état des murs et des forts d'Éleusis, Panakton et Phylé. Dans le décret en l'honneur de Phaidros, on voit celui-ci, sous l'archontat de Kimon (292/1), nommé στρατηγὸς ἐπὶ τὰ δπλα, préserver l'Attique des dangers qui l'entouraient, περιστάτων τῆ πόλει καιρῶν δυσκόλων.¹ Enfin, dans une importante inscription dont les considérants sont si fâcheusement mutilés, celle où le droit de cité athénienne est conférée à Aischron fils de Proxénos, on croit distinguer qu'il est question de services que celui-ci a rendus à Delphes, sous l'archontat de Dioklès : d'accord avec Charixénos, il a contraint des violateurs (ἐβίβαστο τοὺς παρανομοῦντας) et sauvé des prisonniers (ληψθέντας σωθῆναι) et il leur a fait obtenir restitution (ἀποκατέστησεν αὐτοῖς).² Ces expressions ne rappellent-elles par le vers de *Pithyphallos* « ravissant tous nos hommes, le Sphinx Étolien les emporte » ?

Comme l'archontat de Dioklès se place probablement en 288/7,³ il semble en résulter que les Étoliens, malgré l'expédition de Démétrios, n'avaient pas perdu leur prépondérance à Delphes. On ne saurait s'en étonner. Cette expédition de Démétrios paraît n'avoir été qu'une de ces campagnes de dévastation comme Philippe V devait en mener tant en Étolie à la fin du siècle ; devant les armées macédoniennes, les Étoliens se retirent dans leurs montagnes ou dans leurs places fortes et redescendent dès que l'ennemi, le plat pays dévasté, a dû se retirer. Sans doute, Démétrios avait laissé Pantauchos pour achever la soumission du pays. Mais celui-ci avait été taillé en pièces par Pyrrhos, et, bien que nos sources ne le disent point, il est vraisemblable que les Étoliens avaient contribué à sa défaite.

En tout cas, cette victoire était éminemment propre à relever dans la Grèce septentrionale le prestige des Étoliens comme celui de Pyrrhos ; ce n'est guère à sa suite qu'ils auront évacué les passes menant de Béotie à Delphes. Aussi, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner si l'inscription de l'archontat de Dioklès paraît attester qu'ils les occupaient encore l'année suivante. Depuis quand s'en étaient-ils emparés ?

Pomtow⁴ a voulu conclure d'un vers de *Pithyphallos* que c'est l'année même où il fut chanté, en 290, que les Étoliens avaient occupé Delphes et ses défilés :

Αἰτωλικὸν γὰρ ἄρπασαι τὰ τῶν πέλας, νῦν δὲ καὶ πόρρω.

¹ *JG.*, II, 331.

² *JG.* II, 309.

³ Dioklès est placé en 288/7 par Beloch et en 287/6 par Kolbe et von Schoeffer. Les raisons alléguées par Ferguson et Kirchner pour le faire remonter à 290/89 ne me paraissent pas convaincantes.

⁴ Pomtow, *Neue Jahrbücher*, 1897, p. 787. E. Bauer, *Untersuchungen zur Geogr. und Gesch. der nordwestlichen Landschaften Griechenlands nach den delphischen Inschriften* (diss. Halle, 1907, p. 31) exprime une opinion semblable à la mienne.

Mais ce vers ne se rapporte pas à une occupation fixe ; il s'agit de *razias* et c'est probablement d'elles que l'Attique a eu à souffrir à partir de 293/2 et d'elles que les Athéniens se plaignent dans l'*ithyphallos* en parlant de « nos hommes enlevés ».

Pour comprendre la terreur qu'inspirent les Étoliens, pour expliquer qu'on puisse les montrer « dominant l'Hellade entière », il faut admettre que, dès lors, leur hégémonie s'étendait d'une part à toutes les peuplades établies au Sud du Spercheios, Aimiens, Oitaiens, Doriens, Locriens Orientaux, de l'autre à la Locride Occidentale.¹ La prise de la Locride Ozole peut se placer dès 322 ; mais Amphissa paraît être restée indépendante² dans cette région comme Hérakleia dans celle de l'Oïta. C'est seulement en 280 que les Étoliens contraignirent Hérakleia à entrer dans leur ligue.³ Ils profitèrent évidemment, pour s'emparer de cette clef des Thermopyles, du départ de Pyrrhos pour l'Italie et de la guerre avec Ptolémaïos Kéraunos qui absorbait les forces d'Antigonos Gonatas. C'est sans doute en 286, quand Pyrrhos s'était emparé de la Thessalie et de Corcyre, qu'ils s'étaient brouillés avec lui pour se rapprocher d'Antigonos et de Lysimachos. Quand, à la fin de 285, Pyrrhos eut été chassé de Macédoine par Lysimachos, ils paraissent avoir conclu alliance avec le vainqueur. Lysimachos était maître de la Macédoine, de la Béotie et de la Thessalie : les Étoliens semblent avoir fondé alors pour l'honorer Lysimacheia et Arsinoé.⁴ Lorsqu'on apprit qu'Antigonos avait été battu par Kéraunos que soutenait Lysimachos, le Péloponnèse se souleva en partie contre le vaincu sous la conduite de Sparte. Les Étoliens avaient évidemment pris le parti d'Antigonos puisque les Péloponnésiens résolurent de les attaquer sous prétexte qu'ils avaient occupé par force et remis en culture la plaine maudite de Kirrha. Areus, roi de Sparte, y débarque et la dévaste ; mais les Étoliens, descendant des montagnes à l'improviste, le taillent en pièces et le contraignent à se rembarquer.⁵ Ainsi, à la veille de l'invasion gauloise, nous trouvons les Étoliens

¹ C'est l'état de choses que l'on constate au lendemain de l'invasion gauloise. Pendant l'invasion, les Doriens et Locriens Occidentaux ne sont pas mentionnés parmi les défenseurs de Delphes : c'est probablement qu'ils sont compris avec les Étoliens. Le Spercheios formerait dès lors la frontière Nord de leur Confédération.

² Outre le passage déjà cité de Diodore (XVII, 38) où l'on voit les Étoliens s'emparer de plusieurs places doriennes mais échouer devant Amphissa, il faut rappeler que cette ville a fourni 400 hommes pour la défense de Delphes (Paus. X, 23, 1) lorsqu'on ne mentionne ni les Locriens Occidentaux ni les Doriens. C'est, sans doute, comme on vient de le dire, que ceux-ci faisaient partie de la Ligue Étolienne depuis 322. Il en était encore ainsi en 284 puisque c'est la Ligue Étolienne et non les Locriens ou les Phocidiens qu'on rend responsable de la remise en culture de la plaine sacrée de Kirrha.

³ Pausanias, X, 20, 9.

⁴ Strabon, X, 460. Cf. Beloch, *op. cit.*, p. 249.

⁵ Justin, XXIV, 1.

étendant leur puissance, au N-E. jusqu'aux bords du Spercheios, à l'Est jusqu'aux portes de Delphes. Cette position, ils la doivent surtout à leurs victoires sur les Macédoniens : sur Polyklès, général d'Antipatros, en 321 ; sur Lykiskos, général de Kassandros, en 314 ; peut-être sur Kassandros lui-même en 301 ; sur Pantauchos, général de Démétrios, de concert avec Pyrrhos, en 289. Quatre fois, ils ont donc pu remporter des trophées macédoniens. Peut-on déterminer celle de ces victoires à laquelle se rapportent les boucliers figurés sur nos monnaies ? Si l'on exclut la victoire de 289 qui est plutôt celle de Pyrrhos et celle de 301 qui est loin d'être certaine, le choix restera limité entre celle de 321 et celle de 314. En faveur de la première, on peut faire valoir qu'elle est la seule qui nous soit attestée par un texte formel comme un triomphe éclatant ; la seconde, à défaut de cet avantage, est la seule qui puisse expliquer ce Λ inscrit parfois sur le bouclier macédonien des monnaies du type de « l'Étolie sur les trophées ». ¹ Sans oser décider, passons à l'examen des textes qui nous permettront de mieux comprendre et le caractère des dépouilles gauloises représentées et pourquoi Pausanias a précisé que ce sont celles prises à Kallion. Dès maintenant, nous devons à la longue étude qui précède de nous rendre mieux compte des origines de cette prépondérance des Étoliens à Delphes que leur rôle dans la lutte contre les Gaulois à moins créée que confirmée.

IV

Dans l'armée qui alla barrer les Thermopyles à l'invasion gauloise, les contingents de la Ligue étolienne étaient de beaucoup les plus nombreux : probablement plus de 15,000 hommes. ² Aussi, après les efforts malheureux faits par les Gaulois pour enlever de front les défilés, Brennos pensa que le meilleur moyen d'en affaiblir la défense était de contraindre les Étoliens à retourner au secours de leurs foyers. Sept jours après son échec — le temps sans doute de prendre les renseignements nécessaires et de former

¹ Si les boucliers n'étaient incontestablement macédoniens et si l'on ne savait que les Spartiates portaient encore un bouclier ovale, on pourrait penser que ce Λ commémorait la défaite plus récente des Lacédémoniens d'Areus (cf. Photius, s. v. $\lambda\alpha\mu\beta\delta\alpha$ et les boucliers dont la forme rappelle l'*ancile* romain que Fourmont aurait vus à Amyclées, dans Mongez, *Antiquités de l'Encyclopédie*).

² Pausanias, X, 20, 3 : Αἰτωλῶν δὲ πλείστη ἐγένετο στρατία. Le chiffre donné pour les hoplites est de 7000 ; de celui de l'infanterie légère il ne reste que 90 . . . ; mais, les Étoliens combattant surtout comme *psiloi*, leur infanterie légère devait être numériquement supérieure à la lourde ; je restituerais donc 9000 ; le chiffre de la cavalerie n'est pas donnée et devait être insignifiant (les Béotiens, dont les plaines étaient plus propices à la cavalerie que les montagnes de l'Étolie, n'avaient que 500 cavaliers pour 10000 hoplites).

le corps expéditionnaire — il envoya donc 40,000 fantassins et 8.000 cavaliers sous le commandement de Komboutis et d'Orestorios envahir l'Étolie. Laissons maintenant la parole à Pausanias, X, 22 :

2. «Ceux-ci (les 48,000 Gaulois), remontant en aval des ponts du Spercheios et repassant par la Thessalie,¹ vont envahir l'Étolie. C'étaient ce Komboutis et cet Orestorios qui commirent chez les Kalliéens² des abominations telles qu'on se refuse à y croire et que rien de semblable ne s'est jamais passé dans les plus audacieuses entreprises des hommes. Ils massacrèrent tout ce qui était du sexe masculin, sans épargner les vieillards et même les enfants en bas âge qu'ils égorgèrent sur le sein de leurs mères. S'ils en avaient tué que le lait avait rendu plus gras que les autres, les Galates buvaient leur sang et mangeaient leur chair. Les femmes et les filles en âge de puberté, toutes celles qui étaient conscientes, échappèrent à leurs violences en s'entre-tuant dès que la ville fut prise; ³ celles qui res-

¹ Ὅπισθεν κατὰ τοῦ Σπερχεῖου τὰς γέφυρας καὶ αὐθις διὰ Θεσσαλίας ὀδεύσαντες. Les ponts du Spercheios (cf. Paus. X, 20, 4) avaient été détruits par les Grecs lorsque Brennos déboucha de Thessalie; il avait fait passer à gué ses 10000 meilleurs nageurs au dessous des ponts, dans les marais où se terminait le Spercheios; puis, il avait obligé les riverains du golfe Maliaque à construire pour le gros de son armée de nouveaux ponts; ceux-ci étaient sans doute ceux de la grande route d'Hérakleia à Lamia puisque, après avoir fait passer à son armée les nouveaux ponts, Brennos la conduisit directement à l'attaque d'Hérakleia que les Étoliens, qui l'avaient occupée l'année d'avant, défendent victorieusement (X, 21, 1). L'emploi du pluriel γέφυραι vient sans doute de ce que, dans cette vallée marécageuse, le Spercheios se divisait en plusieurs bras. Il fallait donc plusieurs ponts. Pour l'auteur que suit Pausanias, la Thessalie devait commencer au N. du Spercheios; il suffit donc que les Galates aient suivi la rive Nord du fleuve pour qu'on puisse dire qu'ils ont «repasé par la Thessalie». Le but de cette manœuvre était sans doute d'échapper à l'attention des Étoliens qui n'avaient pu manquer d'occuper Hypata. Pour descendre en Étolie par la vallée du Mégapotamos, les Gaulois durent probablement, au lieu du chemin direct d'Hypata à Mavrolithari, contourner le Korax à l'O. par la vallée de la Vistrizta (par sa branche est) ce qui leur permettait de tomber dans la vallée du Mégapotamos au dessous de Mavrolithari.

² Pour l'emplacement de Kallion, j'adopte l'identification avec les ruines qui couronnent le hauteur de Vélouchovo, à l'O. de la moderne Lidhoriki, au confluent du Méga et du Morno, identification soutenue par M. Sôtiriadis dans un art. du BCH. 1906. Mais je ne puis partager toutes ses vues comme j'espère le montrer dans une note consacrée à cette question. Entre autres, on y verra que le pays des Kalliéens commençait immédiatement au S. de celui des Hypatéens. Sans doute, la petite forteresse dont on voit les ruines à Mavrolithari (où Woodhouse a placé à tort Kallion) était-elle leur place-frontière. Comme les Gaulois avaient contourné la place dans notre hypothèse, on comprend qu'ils aient pu tomber à l'improviste sur Kallion. De l'endroit où ils ont dû déboucher dans la vallée du Méga une marche forcée peut mener en 5 h. à Vélouchovo où nous plaçons Kallion. Dans l'antiquité on ne rencontrait probablement pas plus de villages dans la vallée même qu'aujourd'hui.

³ Ὡς ἠλίσκετο ἡ πόλις. Il semble donc y avoir eu au moins un semblant de résistance; la ville n'étant probablement pas ouverte, il a fallu la prendre d'assaut, ce qui explique la fureur des Gaulois.

taient se virent livrées à tous les outrages avec toute la férocité à laquelle peuvent s'abandonner des hommes qui, de leur nature, ne sont susceptibles ni de pitié ni d'amour. Toutes celles qui purent mettre la main sur les épées des Galates, se donnèrent elles mêmes la mort; celles qui ne le purent pas périrent bientôt par défaut de nourriture et de sommeil. Ces barbares impitoyables assouvissaient tour à tour sur elles leur brutalité, certains lorsqu'elles rendaient l'âme, certains même lors qu'elles étaient déjà mortes.

3. Informés par des messagers de la calamité qui venait de les surprendre, les Étoliens aussitôt, quittant les Thermopyles, retournèrent le plus rapidement possible avec toutes leurs forces en Étolie, poussés par la rage que leur causaient les malheurs des Kalliéens, mais plus encore par le désir de sauver les villes qui n'auraient pas encore été prises.¹ Chez eux, en même temps, de toutes les villes, tous ceux qui avaient l'âge se mirent en campagne; les vieillards aussi se mêlèrent à leurs rangs, excités tant par la nécessité du salut public que par leur vieille bravoure; les femmes même se joignirent à eux spontanément, plus enragées contre les Galates que les hommes eux-mêmes.

4. Quand les barbares, après avoir achevé le pillage des maisons et des sanctuaires et mis le feu à Kallion, évacuèrent la ville, ils trouvèrent devant eux les Patréens qui, seuls des Achéens, étaient venus au secours des Étoliens.² Excellente infanterie lourde, les Patréens les attaquèrent de front; mais ils eurent beaucoup à souffrir et du grand nombre des Galates et, surtout, de la force qu'ils puisaient dans leur désespoir. Les Étoliens et les femmes des Étoliens, répartis sur toute la route,³ accablaient les barbares de leurs javelots et, ceux-ci n'ayant pour se protéger que leurs boucliers nationaux, bien peu de coups ne portaient pas; quand les barbares les poursuivaient, ils leurs échappaient sans peine par la fuite et, revenant de la poursuite, recommençaient à tirer avec une nouvelle vigueur. Aussi, quelque qu'aient été les atrocités dont les Kalliéens avaient été

¹ Τὰς οὐχ ἐλαωκίας πω διασώσασθαι πόλεις. Il s'agit d'une crainte des Étoliens. En fait Kallion seule semble avoir été prise. Mais cette crainte est significative. Les Gaulois devaient, pour attirer plus sûrement les Étoliens à leur suite, répandre le bruit qu'ils allaient détruire toutes les villes de l'Étolie comme Kallion. De Vélouchovo, il pouvaient, en effet, gagner facilement tant Naupacte et Kalydon par la vallée du Morno que Thermos par la montagne.

² S'ils ont trouvé devant eux les hoplites de Patras qui n'ont pu que débarquer à Naupacte et remonter la vallée du Morno jusqu'à son confluent avec celle du Méga, au dessous de Vélouchovo, c'est que les Gaulois avaient l'intention de continuer leur marche vers le Sud, tant vers Naupacte au S.-O., que, sans doute, vers Amphissa et Delphes au S.-É.

³ Il faut comprendre que, la résistance des hoplites de Patras leur ayant coupé la route du Sud, les Gaulois durent battre en retraite au Nord par la vallée du Méga: c'est de ses deux rebords montagneux que les Étoliens les décimèrent sans peine,

victimes — telles à vrai dire qu'elles rendent même vraisemblables celles qu'Homère raconte des Laistrygons et du Cyclope, — la vengeance fut digne de l'outrage: car, des 48,000 barbares qui étaient partis, moins de la moitié purent regagner leur camp devant les Thermopyles».

Autant que ce récit tardif permet de l'entrevoir, le but des Gaulois était double. Ils ne pensaient pas seulement à obliger les Étoliens à rappeler à la défense du sol natal l'armée qu'ils avaient aux Thermopyles; pour cette seule tâche 48,000 hommes — un tiers sans doute de leur effectif total — n'eussent pas été nécessaires; mais ils voulaient sans doute, lorsque la destruction de Kallion leur aurait livré la chef des deux routes qu'elle gardait, d'une part marcher par Amphissa sur Delphes que Brennos se proposait d'attaquer de l'autre côté; d'autre part, aller s'emparer de Naupacte d'où ils pourraient, le moment venu, passer dans le Péloponnèse par l'Ouest tandis que le gros de l'armée y descendrait par la Béotie et par l'Isthme. Pour que les gens de Patras, qui auraient été les premiers Péloponnésiens menacés, se soient empressés d'aller fermer aux Galates la route de Naupacte, il faut qu'ils aient eu lieu de craindre un projet semblable.¹ C'est la résistance de leurs hoplites qui le fit échouer. Une fois la grande armée gauloise obligée de battre en retraite dans le couloir encaissé du Méga, il est facile

¹ Pausanias attribue ailleurs (VII, 18, 5) le fait que les Patréens aient été les seuls des Achéens à se porter au secours des Étoliens à leur amitié pour ceux-ci (κατὰ τὴν φιλίαν τὴν Αἰτωλῶν); il ajoute que c'est à cause des pertes énormes subies dans les combats (προσπαύσαντες ἐν ταῖς μάχαις λόγου μειζόνως) que la ville serait tombée alors en pleine décadence. Hitzig-Blunmer me paraissent avoir tort de contester l'opinion de Bursian (II, 326); il croit qu'il y a ici une confusion de Pausanias et que la catastrophe militaire qui ruina les gens de Patras est le désastre que les Romains leur infligèrent en Phocide, puis à Skarphèia en 146 (Polybe, XXXIX, 9). De nombreux textes attestent, de plus, que Patras continua à jouer un rôle entre 279 et 146; celui même de Pausanias, parlant de batailles au pluriel, ne s'appliquerait que difficilement à l'unique combat soutenu contre les Gaulois; enfin ce combat même, s'il fit subir aux Patréens des pertes cruelles, fut victorieux. Il le fut, d'abord en fait, parce qu'il obligea les Gaulois à rebrousser chemin; il le fut aussi en théorie puisque, dans l'Odéon de Patras, Pausanias voyait un Apollon fait avec les dépouilles des Gaulois, ἡνίκα ἐπὶ τὸν στρατὸν τῶν Γαλατῶν οἱ Πατρέεις ἤμυναν Αἰτωλοῖς Ἀχαιῶν μόνοι (VII, 20, 3). Comme cette expression «seuls des Achéens» revient ici pour la troisième fois, il est difficile de mettre en doute, avec Beloch (III, I, 581, n. 2), qu'elle ne corresponde à quelque réalité. Il n'est pas certain, comme il l'affirme, que Patras appartint alors à la Ligue Achéenne et que ce serait ainsi la Ligue et non Patras, qui aurait envoyé les hoplites dont parle Pausanias. En dehors du texte même de Pausanias, il faut aussi remarquer que, pour expédier un corps fédéral, il aurait fallu une décision de l'Assemblée fédérale. Celle-ci n'a évidemment pas en le temps d'intervenir; c'est dès qu'on y apprit que les Gaulois descendaient la vallée du Méga, que Patras dut envoyer le millier d'hoplites dont elle pouvait disposer. Peut-être une statue de femme agenouillée qu'on voit au Musée de Patras vient-elle de l'ex-voto qui commémora la défaite des Gaulois. Je compte revenir prochainement sur cette figure qui rappelle «la Gauloise captive» du petit bronze de Londres dont je me suis occupé dans les *Monuments Piot* de 1911.

de comprendre que les Étoliens purent la détruire à moitié; la phrase qui termine le récit de Pausanias laisse entendre qu'ils le firent avec la cruauté ordinaire aux *guérillas*; ce sera pour la justifier en quelque sorte, sous couleur de représailles, qu'on aura exagéré à plaisir «les horreurs de Kallion». Si certains des traits rapportés—pillage et incendie, massacre et viol—n'ont rien d'étonnant dans la prise d'une ville par des barbares qu'une marche difficile a exaspérés, on peut, en effet, mettre en doute ceux qui se rapportent à l'anthropophagie, chef d'accusation classique lancé contre les Gaulois par les écrivains anciens et qui semble toujours aussi dénué de fondement.¹

Quoi qu'il en soit, les Étoliens paraissent avoir poursuivi les Gaulois jusqu'à la vallée du Spercheios. Ils n'y trouvèrent sans doute plus le gros de l'armée. Les gens d'Hérakleia, débarrassés de leur garnison étolienne, n'avaient plus eu qu'une idée ainsi que les autres Ainiens: délivrer leur pays de la présence ruineuse des Gaulois. Préférant leur petite patrie au salut de l'Hellade, ils conduisirent Brennos avec ses troupes légères par l'Anopaia—le sentier qu'avaient jadis suivi les Mèdes d'Hydarnès—sur le derrière des Grecs campés aux Thermopyles; attaqués par Brennos en queue et en même temps de front par le gros de l'armée, les Grecs n'eurent que le temps de s'embarquer sur la flotte athénienne. Avec 40.000 hommes d'élite Brennos marcha sur Delphes par le plus court, les gorges du Kallidromos et du Parnasse;² il espérait sans doute la prendre ainsi par surprise comme Kallion l'avait été, et, ignorant la retraite désastreuse de l'expédition d'Orestorios, comptait probablement se joindre à lui sous Delphes. Akichorios, avec le gros de l'armée, après avoir mis les bagages en sûreté à Hérakleia, devait le rejoindre en passant apparemment par la grande route d'Hérakleia à Livadie et en soumettant sur son passage la Phocide du Nord et la Béotie.

Ainsi, en obligeant les Étoliens à abandonner Hérakleia et les Thermopyles, Brennos avait réussi dans une partie de ses projets. Mais il n'avait pas prévu qu'Orestorios et Komboutis pourraient être battus, ce qui non seulement lui enlèverait le concours de leurs forces contre Delphes, mais permettrait aux Étoliens, tout en prenant part à la défense de l'oracle, de revenir au Nord retarder la marche d'Akichorios. En effet, poursuivant les débris de l'expédition de Kallion, les Étoliens vinrent talonner l'armée d'Akichorios quand les survivants de l'expédition d'Étolie l'eurent rejointe. Bien qu'Akichorios eut laissé à Hérakleia, sous bonne garde, la meilleure

¹ C. Jullian, *Histoire de la Gaule*, I, p. 336 suppose qu'il pourrait s'agir du meurtre rituel de certains prisonniers. Mais l'exagération même du récit le classe au premier rang de ceux que M. Jullian a si bien groupés sous le nom de «La peur des Gaulois».

² Pausanias, X, 22, 5.

partie du train de l'armée il lui en restait pourtant assez pour que Pausanias puisse nous montrer les Étoliens, «s'attachant aux derrières d'Akichorios, sans livrer bataille, capturant ses bagages et massacrant les hommes qui les gardaient. Ce fut la principale cause de la lenteur de sa marche».¹ Les Étoliens, employant à cette poursuite la majeure partie de leurs forces, ne purent envoyer d'abord qu'une poignée d'hommes à Delphes, puis 1200 guerriers sous Philomélos.² Mais leurs efforts ne furent pas inutiles. Grâce à eux, au lieu d'être rejoints sous Delphes par le gros de l'armée, c'est seulement après le désastre, lorsqu'ils sortirent des montagnes de Phocide, que les débris de l'expédition de Brennos purent faire leur jonction avec Akichorios, sans doute dans la plaine de Chéronée. «Car sa marche avait été retardée par les Étoliens, qui les accablaient si bien par leurs javelots et par tous les projectiles qui leur tombaient sous la main, que ce ne fut qu'une petite partie d'entre eux qui put regagner le camp établi à Hérakleia».³ D'ailleurs, le lendemain du jour où avait eu lieu la jonction de Brennos et d'Akichorios, les Étoliens avaient été rejoints par les Béotiens et par les Athéniens, que la flotte athénienne, venant du golfe maliaque, avait sans doute débarqués dans un des ports béotiens. Forts ensemble d'au moins 50000 hommes, les Grecs alliés poursuivirent les restes de la grande armée gauloise, ou, du moins, la suivirent dans sa retraite sans oser, tant elle leur paraissait encore retoutable, la forcer à livrer bataille. Arrivés à Hérakleia, Athéniens, Béotiens et Phocidiens paraissent avoir laissé aux seuls Étoliens l'honneur de la poursuite, car «de là, dit Pausanias, jusqu'au Spercheios, les barbares se frayèrent un chemin à grand peine, tant les Étoliens les serraient de près».⁴

Les pages précédentes ont exposé tout ce que l'on peut entrevoir du rôle joué par les Étoliens lors de l'invasion de Brennos. L'épisode principal est bien le sac de Kallion dont l'Étolie assise sur les trophées gaulois commémorait, à Delphes, la vengeance. C'est de ces trophées que provenaient, sans doute, les boucliers attachés par eux à l'entablement du temple. On a vu, en effet, la petite part qu'ils ont eu à la défense même de Delphes; le général qui y commanda leur contingent, Philomélos, ne paraît y avoir eu aucun monument; les stratèges qui étaient représentés à côté des deux Apollon, d'Artémis et d'Athéna sont plutôt les trois qui les commandaient aux Thermopyles. On s'expliquerait ainsi que Pausanias

¹ Pausanias, X, 23, 2.

² Pausanias, X, 23, 2.

³ Pausanias, X, 23, 7. Diodore XXII, 13 (870) montre aussi, dans la retraite des Gaulois de Delphes aux Thermopyles, que les Grecs qui les poursuivaient taillèrent en pièces les traînards et enlevèrent tout le train: οὐ Ἕλληνας ἐπιτιθέμενοι τὰς οὐραγίαις ἐπέκοπτον καὶ τὴν ἰποσκευὴν ἤσαν ἀπασαν.

⁴ Pausanias, X, 23, 8.

connut leurs noms qu'il aurait lus sur le monument. Pourtant, puisque cet ex-voto comportait quatre divinités, il est probable que, pour faire pendant, il comprenait quatre stratèges. Aux trois stratèges des Thermopyles, Polyarchos, Polyphron et Lakratès, faut-il ajouter Philomélos ou Eurydamos? Le fait qu'Eurydamos a été l'objet d'un monument distinct ne me paraît pas être un obstacle, mais plutôt un argument en sa faveur. Ce monument distinct atteste, en effet, l'importance particulière de son rôle et l'on ne peut guère voir en lui qu'une sorte de dictateur nommé par les Étoliens pour diriger la défense nationale quand l'invasion de Komboutis et d'Orestorios eut mis leur territoire national en péril. C'est lui qui aurait dirigé l'armée étolienne après le sac de Kallion et nous verrons que sa savante poursuite d'Akichorios a sans doute laissé sa trace dans les trophées sur lesquels était assise l'Étolie. On a déjà vu que c'est aussi des armes prises à Komboutis ou à Akichorios plutôt que de celles perdues par Brennos devant Delphes, que proviennent les boucliers suspendus par les Étoliens à la corniche du temple. Non seulement les Étoliens ont joué, dans la défense même du temple, un rôle minime en regard de celui des Phocidiens, mais je crois que l'on peut conclure d'un passage¹ du décret envoyé par Kos à Delphes que les dépouilles des Gaulois avaient été réunies en trophée. C'est le sanctuaire, τὸ ἱερόν, et non le temple, ὁ ναός, dont il est dit qu'il a été orné des armes des vaincus. Si l'on voulait en distraire des boucliers pour faire pendant à ceux des Perses sur la corniche du temple, pourquoi aurait-on confié aux Étoliens le soin de les dédier? N'est-il pas plus vraisemblable que l'honneur qui leur fut conféré fut celui d'ornez le temple de leurs propres prises, comme les Athéniens avaient reçu celui d'y attacher les boucliers conquis à Marathon?

Si l'on admet que les boucliers consacrés par les Étoliens fissent partie des dépouilles de Kallion, on admettra, je crois, d'autant plus facilement que le monument qui associait aux dieux les stratèges étoliens se rapportait à cet épisode dominant de l'invasion des Gaulois en Étolie. Le peu que nous savons par Pausanias de ce monument confirme cette hypothèse. On peut invoquer, d'abord, l'analogie des autres ex-voto delphiens qui montrent des généraux à côté de divinités. Ces divinités ne sont pas celles de Delphes, mais les protectrices des auteurs de l'ex-voto : ainsi, Lysandre et son devin Hermon sont entourés par les Dioscures, Zeus, Poséidon, Apollon et Artémis ; seules, ces deux dernières divinités, sont, peut-être, celles de Delphes ; quand Miltiade est placé entre Athéna et Apollon, la déesse représente évidemment la ville qui envoie et Apollon celle qui reçoit l'ex-voto. Une division de ce genre doit se faire sans doute parmi les quatre divinités que Pausanias mentionne aux côtés des stratèges éto-

¹ C'est le passage cité p. 178.

liens : deux Apollon, Artémis et Athéna. Il est invraisemblable que l'Apollon delphien ait été représenté deux fois sur le même monument et Athéna n'a joué qu'un rôle secondaire dans les cultes de Delphes ; elle n'y était que « portière », Προναία. Par contre, sa tête figure à l'avvers des monnaies dont le revers montre l'Étolie assise sur les trophées gaulois et un grand temple d'Athéna dominait la ville de Pleuron.¹ La tête d'Artémis alterne avec celle d'Athéna sur les monnaies de cette série et l'on doit sans doute donner le nom d'Apollon à une tête jeune, couronnée de laurier, qui apparaît parfois sur d'autres monnaies étoliennes.² Apollon Laphrios avait, avec Artémis Laphria, un sanctuaire fameux à Kalydon.³ Apollon était encore adoré à Thermos⁴ et à Naupacte⁵ et probablement à Apollonia, Artémis à Naupacte⁶ et à Apollonia.⁷ On peut donc, ou bien décomposer les quatre divinités en deux couples, Apollon et Artémis de Delphes d'une part,⁸ un Apollon et une Athéna d'Étolie de l'autre, ou bien attribuer les quatre divinités à des villes étoliennes, par exemple Artémis à Kalydon et Athéna à Pleuron, un des Apollon à Kalydon et l'autre soit à Naupacte, soit peut-être à Kallion.

Si sa destruction avait été complète, Kallion s'était, en effet, relevée rapidement de ses ruines. Dans l'alliance avec les Acarnaniens, conclue probablement au lendemain de l'invasion galate, on voit figurer comme stratège fédéral Polykritos de Kallion qui remplit cet office pour la deuxième fois et, parmi les sept épilektarques, Kallias de Kallion.⁹ Il

¹ Woodhouse, *Aetolia*, p. 125 commente les deux textes de Stace (*Théb.* 727) et de Denys fils de Kallippon (*Perieg.* 57) qui nous parlent de ce temple.

² Voir *British Museum Catalogue, Thessaly to Aetolia*, p. 194-7.

³ Cf. les textes dans Woodhouse, p. 97 et le commentaire de Hitzig - Blumner à Pausanias, VII, 98, 8.

⁴ Son ἱερόν de Thermos, mentionné par Polybe XI, 7, 2, a été fouillé par G. Sôtiriadis, *Ἐφημ. Ἀρχ.*, 1900, p. 160 ; 1903, p. 71 ; 1905, p. 56. Le traité des Étoliens avec les Acarnaniens (1905, p. 50) montre que, à l'époque de l'invasion celtique, Thermos était déjà la capitale fédérale.

⁵ Voir sur son culte à Naupacte, A. J. Reinach, *BCH.*, 1910, p. 280.

⁶ Sous les vocables de Ἄγεμό (Collitz, II, 1428h), d'Αἰτωλή (Paus., X, 38, 12 ; son temple aux bords de la mer avec idole tenant une lance est probablement identique à celui d'Apollon) et de Λάφρια (Paus. IX, 31, 7 ; cf. Wilhelm, *Ath. Mitt.* 1891, p. 350).

⁷ On rapporte à cette localité des monnaies avec tête d'Artémis à l'avvers, ΑΠΟΛΛ au revers (*BMC.*, p. 200). C'était une petite place de la région des Apodotoi (cf. Woodhouse, *op. cit.* p. 355).

⁸ Vainqueurs des Acarnaniens en 263 les Étoliens élèvent à Delphes les statues de leurs stratèges accompagnés par Apollon et Artémis.

⁹ Sôtiriadis, *Ἐφημ. Ἀρχ.*, 1905, n. 1, 1.14. Il faut probablement restituer στρατηγούτωντος Ππολυκρίτου Καλλιέος le fragment publié sous le n. 14 et le rapporter au Polykritos qui fut stratège vers 235 et qui peut être le petit fils de celui de 276. Un Φάλανθος Πολύφρονος Καλλιπολίτας est témoin en 150-40 (601, 2279). De même le Dorimachos de Trichonion qui figure parmi les *tamiai* peut-être le grand père de celui qui joue un grand rôle à partir de 222.

serait très séduisant de modifier en Polykritos l'un des deux noms des généraux étoliens de 279 transmis par Pausanias sous les formes si voisines de Polyarchos et de Polyphron. Des rares noms de stratèges étoliens connus pour cette époque, seul Charixénos peut être daté avec certitude. C'est sous sa stratégie qu'Athènes¹ et que Chios² envoyèrent leur adhésion aux *Sôtéria*; celle d'Athènes est datée par l'archonte Polyeuktos qu'on doit placer en 274/3.³ Nous voyons d'autre part que, dans son IV^e livre, où il racontait l'invasion des Celtes, Phylarque mentionnait un stratège étolien du nom de Syagros.⁴ Enfin, on a supposé que c'est comme stratège, mais avec pouvoirs extraordinaires, qu'Eurydamos avait dirigé la défense des Étoliens contre les Gaulois; il ne périt pas dans la guerre puisqu'il reparait comme hiéromnémon en 271.⁵ Or, en 245-3, on sait que Thespiés a élevé une statue à l'Étolien Pleistainos fils de l'Eurydamos qui commanda les Étoliens contre les Galates⁶ et, au début du III^e siècle, on retrouve un Εὐρύδαμος Καλλιπολίτης.⁷ Le nom d'Eurydamos étant rare, ne doit-on pas établir entre ces trois personnages un lien de filiation? Le général de 279 aurait été originaire de Kallion, Syagros pourrait être son prédécesseur à moins que ce ne fut Polykritos. Si l'on doit préférer Polykritos, il faut placer sa deuxième stratégie après 275 et avant 273. C'est, en effet, en 273/2 qu'est archonte à Delphes Archiadas et c'est sous son archontat que les hiéromnémones étoliens sont portés de deux à cinq. Ce changement s'explique parce qu'ils ont ajouté aux deux voix des Hérakleïotes et Locriens Ozoles absorbées à la suite de l'invasion gauloise, les deux voix des Ainianes et la voix des Doriens de Doride.⁸ Or, dans le traité conclu sous la

¹ *IG.*, II, 323; *Sylloge*, 205. Il est probablement identique à l'Étolien Charixénos de *IG.*, II, 309.

² Haussoullier. *BCH.*, 1881, 300; *Sylloge*, 206.

³ Kirchner, Kolbe et Ferguson le placent en 275-4, Beloch en 274-3. Beloch place la première célébration des *Sôtéria* au mois d'août 274 (*Griech. Gesch.* III, 2, p. 41). Ces *Sôtéria* qu'on sait avoir été célébrées en août doivent avoir eu lieu à la fois dans l'année de l'archonte athénien Polyeuktos, juin 274 - juin 273, et dans celle du stratège étolien Charixénos, sept. 275 - sept. 274. La date 277/6 pour Polyeuktos qui place les premières *Sôtéria* en août 277, est soutenue par Pomtow, *Berl. phil. Woch.*, 1910, p. 1096).

⁴ Phylarque fr. 5 (*FHG.*, I, p. 335).

⁵ Eurydamos a pu être nommé général en chef sans que le stratège régulier sortît de fonctions. C'est ce qui paraît s'être produit en 239 quand les Étoliens désignent pour les conduire πανδημει contre Sparte le stratège de l'année, Τιμαίος, et un stratège extraordinaire, Charixénos.

⁶ Pausanias VI, 16,1 : Πλειστάινον τὸν Εὐρύδαμου τοῦ ἐναντία Ἰαλατῶν στρατηγίσαντος Αἰτωλοῖς Θεσπιεῖς εἰσὶν οἱ ἀναθέντες. Pour un ex-voto de Pleistainos à Delphes, cf. Pomtow, *Klio*, VII, p. 443. Ὁν Λαδίχος τοῦ Πλεισταίνου est archonte à Kallipolis vers 150 (*GDJ.*, 2279), un Πλεισταίνος Καλλιπολίτας est témoin en 194 (2075) et garant en 165 (1818).

⁷ *IG.*, IX, 1,226 : Εὐρύδαμος, Πέταλος, Λεοντομένης Καλλιπολίται cités comme témoins dans un contrat de Drymaïa, vers 170.

⁸ Voir Beloch, *Griech. Gesch.*, III, 2, p. 331.

deuxième stratégie de Polykritos, on voit figurer parmi les membres de la confédération, Sôsthénis, ville des Ainianes, et Erinéos, ville de Doride.¹ L'année 273 est donc le *terminus post quem* du traité.

Dans quelles conditions ce traité d'alliance offensive et défensive a-t-il pu se conclure? Entre des ennemis traditionnels comme l'étaient Acarnaniens et Étoliens, il faut qu'il y ait eu médiation d'une puissance supérieure qui avait intérêt à leur bonne entente.² Qui répond mieux à cette définition que Pyrrhos en 274? Protecteur de l'Acarnanie et allié des Étoliens, comme on l'a vu, de 293 à 286, ayant enmené dans son expédition en Italie avec ses auxiliaires Acarnaniens,³ des mercenaires Étoliens,⁴ Pyrrhos venait, au lendemain de son retour, au printemps 274, d'infliger une défaite signalée à son rival Antigonos Gonatas.⁵ Cette victoire fit de lui, pour le moment, l'arbitre dans la Grèce centrale, et nul mieux que lui n'a eu intérêt à s'assurer l'alliance des Étoliens en les autorisant à s'emparer du pays des Ainianes et de la Doride et à les amener à s'entendre avec les Acarnaniens. Il préparait dès lors son expédition dans le Péloponnèse et désirait ne partir qu'assuré de la tranquillité des frontières de son royaume.

Le traité d'alliance offensive et défensive entre l'Étolie et l'Acarnanie doit être un des résultats de l'activité qu'il déploya dans ce but. Avec les monnaies au type de l'Étolie qui portent le monogramme épirote, la statue qu'on lui trouve élevée précisément par le peuple de Kallion en est, je crois, un autre indice. La ville devait se relever alors de ses ruines; peut-être, comme Thèbes en 304, eut-elle recours à une souscription pan-

¹ Sôtiriadis. 'Εφημ. 'Αρχ., 1905, *loc. cit.*

² On sait que, dès la mort de Pyrrhos, les Étoliens s'entendaient pour partager l'Acarnanie avec son fils Alexandros d'Épire; le partage est attesté par Polybe, II, 45, IX, 34, 7 et Justin, 28, 1, 1, mais aucune date n'est indiquée. Je pense qu'on doit le rapprocher de l'avènement d'Alexandros (273) qui a dû avoir aussitôt besoin de l'appui de l'Étolie contre la Macédoine. Une délimitation des frontières du Στρατιζὸν τέλος, conséquence de cette division de l'Acarnanie, a été inscrite au bas du traité des Étoliens avec les Acarnaniens trouvé à Thermos. Elle est datée de la quatrième stratégie de Charixénos. Comme ce personnage joue un rôle dès 287, il est bon de ne pas descendre plus bas que 265 (cf. l'article que Th. Sokolov a consacré à Charixénos dans ses *Mélanges posthumes* [en russe], 1910, p. 543-9).

³ Denys, XX, 1. Cf. Beloch. *Griech. Gesch.* III, 2, p. 319.

⁴ Denys, XX, 1.

⁵ Débarrassé des Gaulois par sa victoire de Lysimacheia, puis, avec l'aide de leurs bandes enrôlées par lui, de son compétiteur Antipatros, Antigonos Gonatas avait recommencé à soumettre la Thessalie quand Pyrrhos la lui enleva d'un coup par sa victoire du printemps 274. Les Étoliens qui étaient ses alliés contre les Macédoniens depuis 293 devaient le soutenir contre eux malgré leur entente passagère avec Antigonos en 286-5. On peut l'attester pour 274/3 en remarquant que c'est dans la Chersonèse de Pleuron que Pyrrhos concentra l'armée qu'il fit transporter par mer dans le Peloponnèse (Justin, XXV, 4, 3; cf. Beloch, *Griech. Gesch.* III, 1, p. 395).

hellénique. On sait que Démétrios, qui avait besoin contre Kassandros de l'appui de la Béotie, offrit à Thèbes la dîme du butin fait par lui à Rhodes.¹ Pyrrhos avait des raisons semblables pour se montrer généreux envers la ville étolienne si cruellement éprouvée. Or, c'est de sa générosité qu'elle le remercie : τὰς ἀρετὰς ἔνεκεν καὶ εὐεργεσίας τὰς εἰς αὐτάν.²

N'est-ce pas cette reconstruction de la ville qui fournit l'explication la plus vraisemblable pour la substitution à l'ethnique Καλλιεύς de l'ethnique plus pompeux Καλλιπολίτας (feminin Καλλιπολίτις d'après *G.-DI.*, 2280).³ Or, c'est la forme Καλλιεύς qu'on rencontre encore dans le traité avec l'Acarmanie, daté de la deuxième stratégie de Polykritos. Comme il faut évidemment rapprocher le plus possible de la première célébration des *Sôtéria* — août 274 — les demandes d'adhésion faites sous la première stratégie de Charixénos, on est amené à placer cette stratégie de sept. 275 à sept. 274, celle de Polykritos de sept. 274 à sept. 273. La victoire de Pyrrhos sur Antigonos au printemps 274 a pu faciliter la reconnaissance des *Sôtéria* et en augmenter l'éclat. Grâce à la libéralité du roi, Kallion put, peut-être, fêter dès 273, son relèvement. Ce serait alors que le nom de Kallipolis lui aurait été attribué officiellement — les Grecs devaient apprécier le jeu de mots qui lui donnait l'air d'être « Belleville » — et que les Kallipolitains

¹ Voir p. 219.

² Dittenbenger, *Sylloge*, 919.

³ Cette hypothèse ne pourra se vérifier que lorsque toutes les inscriptions de Delphes seront publiées. On ne pourra voir qu'alors comment se répartissent les deux ethniques. Dès maintenant, toutefois, on peut remarquer que les 45 Καλλιπολίται qui figurent à l'index des *Delphische Inschriften* de Baunack appartiennent la plupart à la 1^{ère} moitié du II^e s. Aucun Καλλιεύς ne figure dans ces inscriptions qui sont presque toutes des manumissions comprises entre 250 et 100. Le proxénie conférée pas Thaumakoi à Ἀγέστωι Ἀργολέωνος Καλλιῆ est datée par Keil *tertii saeculi ineuntis IG.*, IX, 210, et c'est au IV^e s. qu'appartient une proxénie delphienne conférée à ... Φιλοπόδῆνου Αἰτωλῶν[ι Καλλιῆ (Bourguet, *BCH.*, 1899, p. 498). Aux textes recueillis par Baunack, je puis ajouter les trois suivants :

Dans un affranchissement daté de 200/199 figure parmi les témoins Δρωπίνας Καλλιπολίτας (*BCH.* 1881, p. 409 *GDI.*, 2216). C'est probablement le fils du même personnage qui se trouve sur un fragment de base inédite (Inv. 3216) : ...|ειωνδα, Δίκων, Δρωπίνα|Αἰτωλοὶ ἐκ Κ]αλλιπόλιος Ἀπόλλωνι (selon M. Bourguet l'épigraphie reporterait à la fin du II^e siècle). En 218/7 pour la première fois, et en 201/0 pour la deuxième fois le stratège étolien est Ἀγήτας Λοχαγοῦ Καλλιπολίτας (aux références données par Pomtow, dans le *Pauly-Wissowa; Delphoi*, p. 2678 ajoutez Sôtiriadis, Ἐφημ. Ἀρχ., 1905, p. 94, 10 et *IG.*, IX, 2, 62) peut-être est-ce du même qu'il faudrait restituer le nom dans un affranchissement de Physkos : στραταγέοντος [τῶν Αἰτωλῶν Ἀγήτα τοῦ Λοχαγοῦ] Καλλιπολίτα (Wilhelm, *Beiträge*, p. 133); vers la même époque un autre affranchissement de Physkos est daté ἐν Καλλιπόλει γραμματεῦοντος et l'un des témoins est ... τόδαμος Καλλιπολίτας (Cahen, *BCH.*, 1898, p. 355); le Λοχαγὸς Ἀγήτα Καλλιπολίτης qui figure en 178/7 comme hieromnémon des Ainiannes serait son fils (*BCH.*, 1883, p. 429; *GDI* 2537). On sait que, même après que leur sortie de la Ligue Étolienne leur eut rendu leur voix à l'Amphiktyonie, les Ainiannes et certains des petits peuples voisins continuèrent à s'y faire représenter par des Étoliens).

auraient fait un des premiers usages de leur nouveau nom en élevant une statue à Pyrrhos à qui ils devaient en partie leur renaissance.

Le récit de Pausanias montre à quel point les malheurs de Kallion avaient frappé les Grecs. Peut-être Callimaque même y a-t-il introduit une allusion dans le passage de l'*Hymne à Délos* où il évoque le désastre des Gaulois.¹ Aussi n'y aurait-il rien que de très naturel, — puisque la ville a été reconstruite — à ce qu'un monument y ait conservé le souvenir de « ces horreurs de Kallion » que le dieu de Delphes et les Étoliens avaient si bien vengées.

Il ne semble donc pas téméraire de supposer que, soit à Kallion, où l'on a vu qu'il pouvait y avoir un temple d'Apollon,² soit dans le grand ex-voto des Étoliens à Delphes représentant des stratèges et des dieux, des sculptures aient rappelé les forfaits que les Gaulois avaient si cruellement expiés.

J'espère montrer ailleurs comment l'existence d'un pareil monument contribue à expliquer la légende du pillage de Delphes par les Gaulois, comment il est l'origine d'une tradition iconographique dont on rencontre des témoins dès le milieu du III^e siècle.³ Ici, il suffit d'avoir fait voir le retentissement qu'eut ce sac de Kallion et d'avoir suivi les Étoliens dans leur campagne vengeresse.

C'est elle qui doit expliquer la présence sur la base retrouvée à Delphes de cette roue de char et de ce ballot de butin qui semblent si étranges au premier abord. Ce sont deux allusions à ces chariots chargés du produit de leurs pillages qui ont tant alourdi l'armée gauloise et dont la prise a

¹ Rapprochez le passage de Callimaque cité à la p. 184 de celui de Pausanias traduit à la p. 229 : ce serait parcequ'ils les protégèrent si insuffisamment contre les traits des Étoliens tout en les alourdissant que leurs boucliers seraient dits par le poète avoir valu aux Galates un si triste retour.

² On ne connaît malheureusement pas de monnaies de Kallion qui pourraient nous renseigner sur ses cultes. Parmi ses rares inscriptions (inédites) l'une, doit probablement se lire : Εὐάνδρα Εἰλειθυῖα et Φεῖλατο reparait sur une autre, écrite *bonstrophédon*. Un culte d'Artémis Eileithya y est donc probable. Remarquez que Pausanias parle au pluriel des sanctuaires de Kallion.

³ Je fais allusion surtout à cette frise en terre cuite de Civitt' Alba étudiée par Bienkowski dans ses *Celtarum Imagines I* (1908) et aux coupes à reliefs qu'il en a rapprochées et qui ont fait depuis l'objet d'une étude complète par R. Pagenstecher, *Die Calenische Reliefkeramik* (1909). Ces oeuvres établissent que, dès le milieu du III^e s., on croyait que Delphes avait été pillée alors que les documents les plus dignes de foi rendent ce pillage invraisemblable. Aussi peut-on se demander si le prototype de ces oeuvres ne serait pas une frise représentant le pillage de Kallion, frise ornant l'ex-voto des dieux et des stratèges Étoliens. Placé à Delphes, il aurait été rapporté à l'épisode plus connu de l'assaut de Delphes. Cet assaut a pu aller, d'ailleurs, jusqu'à faire prendre et piller Marmaria devant laquelle il se produisit. C'est ce qu'éluciderait sans doute la fouille complémentaire qui s'impose à tant d'autres égards sur se point.

du tant enrichir les Étoliens. Le grand bouclier ovale, le haut ceinturon de bronze, le casque conique, le *carnyx* à muffle monstrueux et le manteau de peau étaient bien ce qui devait distinguer le plus le guerrier Gaulois du soldat Grec; se sont ces pièces que les panoplies consacrées dans les temples étoliens sur les dépouilles des Gaulois devaient mettre le plus en valeur. Si la base ne représente pas à leur côté les boucliers macédoniens figurés sur les monnaies, c'est que Delphes ne pouvait permettre qu'on mêlât le souvenir de ces guerres intestines à celui de la grande lutte nationale. Elle ne le pouvait surtout pas à l'époque où la mort de Pyrrhos allait rendre la prépondérance à la Macédoine, traditionnelle ennemie des Étoliens et des Épirotes dont certaines de nos monnaies attestent l'alliance contre elle. La base retrouvée est donc bien à tous égards celle qui convient à l'ex-voto que les Étoliens purent consacrer à Delphes au moment où Kallion se relevait de cette mise à sac qu'elle doit rappeler encore en même temps que les terribles représailles exercées par les Étoliens sur les Gaulois.

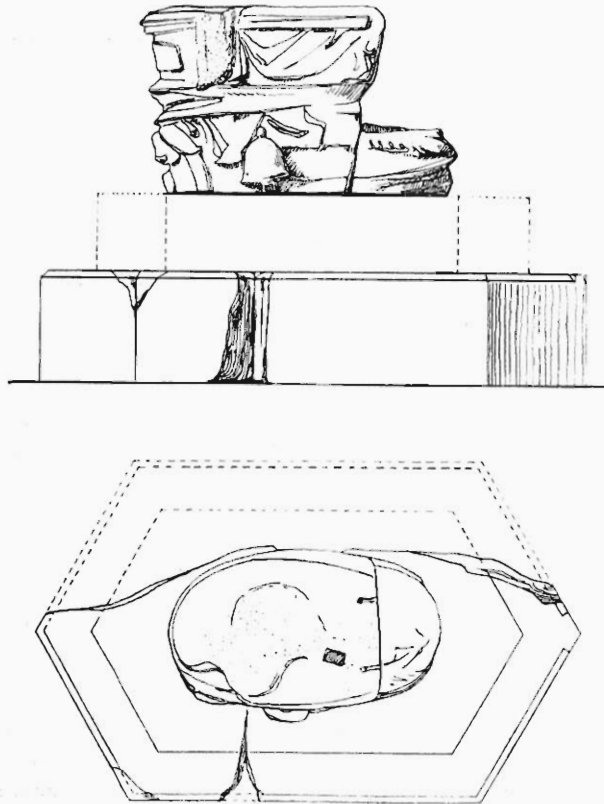
ADOLPHE J. REINACH

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Pour la tétradrachme 10 - I M. Dieudonné me confirme que c'est bien la pièce Mionnet II, 87, 2 et qu'il faut lire Λ et non A (avec Mionnet) à gauche.— Pour la statère 26 - II lire Coll. Rollin et ajoutez : D, 17 mm. P. 8.35.— Pour la drachme 37 - III, ajoutez : Rollin, 1854 et P. 4.90.— Pour la drachme 41 - III : P. 5.25; prov. inconnue.

P. 236. Le traité entre l'Acarmanie et l'Étolie a fait depuis l'objet d'un article de H. Sweboda, *Klio*, 1910, 397 - 405. Il veut prouver que ce traité doit se placer au lendemain de la mort de Pyrrhos; les Acarnaniens se seraient alors déclarés indépendants, et Alexandros, le fils de Pyrrhos, cherchant à les réduire, ils se seraient alliés aux Étoliens. Mais c'est là une supposition gratuite et l'on ne voit pas pourquoi les Étoliens se seraient aussitôt après entendus avec Alexandros pour la division de l'Acarmanie. L'indice le plus important que M. S. invoque en faveur de sa thèse est que l'un des stratèges Acarnaniens est de Leucade; cette île n'aurait pu revenir aux Acarnaniens qu'après la mort de Pyrrhos et l'on sait précisément que son fils Alexandros eut à la reconquérir (Frontin, III, 4, 5). Mais Pyrrhos qui, à la chute de Démétrios, avait repris sans doute Leucade avec Corcyre n'avait-il pu la rattacher administrativement à l'Acarmanie avec laquelle elle lui avait peut-être été donnée en 294 ?

Postscriptum.— Pendant la correction des dernières épreuves, M. Replat a bien voulu m'aviser qu'il venait de retrouver un élément essentiel du socle sur lequel s'élevait la base aux trophées. Quand il m'avait aidé à compléter la base, nous avions convenu que, pour que les pièces d'armure sculptées à son pied fissent leur plein effet, il fallait que la base fut placée sur un soubassement élevé. Ce soubassement ne pouvait avoir qu'une forme d'ellipse ou d'hexagone. En poursuivant ce printemps ~~se~~ patiente étude des blocs épars dont les monuments delphiens ont déjà tant bénéficié, M. Replat a eu l'heureuse fortune de remettre la main sur l'un d'eux. Il forme près des deux tiers d'un grand soubassement hexagonal en calcaire de St-Élie, long. 3 m. ; larg. max. actuelle 1.30 (primitive 1.70) ; haut. 0.50. Il porte les traces d'un bloc qu'il aurait supporté, bloc de forme semblable avec 0.30 de moins sur chaque face. En supposant à ce second degré une hauteur moindre que celle du premier (0.30) on obtiendrait une disposition dont peut donner une idée le croquis ci-dessous du M. Martinaud (au 1/40 de l'original). Le bloc retrouvé proviendrait de la terrasse du temple ; il est actuellement conservé au dépôt sous la maison de l'École française, à 500 m. de la partie occidentale de cette terrasse. La dédicace, s'il y en a eu une, se trouvait sans doute sur la face longue du second degré qui est représentée dans le croquis, la face Sud. Il ne faut pas désespérer de la retrouver.





ΑΙΤΩΛΩΝ ΝΟΜΙΣΜΑΤΑ ΧΡΥΣΑ 1-11 ΚΑΙ ΑΡΓΥΡΑ 12-28.

